CHAPITRE 4

LE PATRIMOINE CULTUREL DE LA TERRE

Author principal :

Sue Feary

Collaborateurs :

Steve Brown, Duncan Marshall, Ian Lilley,
Robert McKinnon, Bas Verschuuren and Robert Wild

CONTENU

- Introduction
- Une brève histoire de l'Homme sur Terre : le changement culturel et la diversité à long terme
- Hommes, culture et nature
- Définir et comprendre le patrimoine culturel : une courte histoire des idées
- Un patrimoine culturel divers
- Gérer le patrimoine culturel
- Les liens entre culture, patrimoine et aires protégées
- Références

Convention sur la
diversité biologique

AUTEUR PRINCIPAL

SUE FEARY est archéologue et gestionnaire de parcs nationaux. Elle travaille depuis 25 ans sur la gestion du patrimoine naturel et culturel et les relations avec les aborigènes australiens.

COLLABORATEURS

STEVE BROWN est doctorant à l'Université de Sydney, en Australie.

DUNCAN MARSHALL est consultant en patrimoine, en Australie.

IAN LILLEY est professeur au département des aborigènes et insulaires du détroit de Torres à l'Université du Queensland, en Australie.

ROBERT MCKINNON est chargé de programme au National Parks and Wildlife Service de Nouvelle-Galles-du-Sud, en Australie.

BAS VERSCHUUREN est chercheur au département de sociologie et des changements liés au développement à l'Université de Wageningen, aux Pays-Bas.

ROBERT WILD est un consultant indépendant spécialisé en ressources naturelles et en développement communautaire. Il est basé au Royaume-Uni.

REMERCIEMENTS

Les auteurs tiennent à remercier Sharon Sullivan pour ses commentaires sur la première version de ce chapitre ainsi qu'un relecteur anonyme.

CITATION

Feary, S., Brown, S., Marshall, D., Lilley, I., McKinnon, R., Verschuuren, B. et Wild, R. Le patrimoine culturel de la Terre. In Worboys, G. L., Lockwood, M., Kothari, A., Feary, S. et Pulsford, I. (éd). *Gouvernance et gestion des aires protégées*. Canberra : ANU Press, 2020. doi.org/10.22459/GGAP.04

PHOTO DE LA PAGE DE TITRE

La protection de la nature fait partie du Patrimoine culturel de l'humanité. Lac Peyto, Parc national de Banff, bien du Patrimoine mondial, Canada

Source : Graeme L. Worboys

Introduction

Les sept milliards d'habitants de la planète et leurs ancêtres ont laissé, et continuent de laisser, des traces de leurs riches activités culturelles, de leurs valeurs et de leurs croyances. Ce patrimoine culturel collectif remonte à des centaines de milliers d'années et prend de nombreuses formes, allant d'anciens éclats de pierre à des ruines de villes entières en passant par de simples chants. Ces éléments ont une résonance à toutes les échelles : ils peuvent avoir une symbolique intensément personnelle, être un symbole d'identité nationale ou encore une icône internationale.

L'existence des aires protégées est un héritage culturel en soi. La publication au Journal officiel de la création du Parc national de Yellowstone aux États-Unis en 1872 constitue certes une reconnaissance officielle des aires protégées, mais, pendant des milliers d'années avant cela, les hommes ont protégé des lieux naturels de grande valeur culturelle. Bien qu'ils n'aient pas été consciemment reconnus pour leur biodiversité telle que la science occidentale la définit, ces lieux démontrent que les aires protégées ne sont pas l'apanage de la société moderne et de complexes programmes gouvernementaux.

Les aires protégées comprennent souvent une part de patrimoine culturel, qu'il s'agisse d'une preuve matérielle d'activité humaine passée, d'un patrimoine immatériel intégré dans le paysage naturel ou des pratiques culturelles des personnes vivant dans les aires protégées. Cela n'est guère surprenant quand on connaît les relations étroites et diverses qui lient l'homme moderne et son environnement naturel et qui va de liens spirituels profonds à une relation terriblement destructrice. Il est presque impossible de ne trouver aucun élément culturel au sein d'une aire protégée.

L'histoire de la relation entre les aires protégées, le patrimoine culturel qu'elles abritent et les peuples auxquels ce patrimoine appartient est longue et souvent mouvementée. Elle débute avec des régimes de gestion accordant peu d'importance au patrimoine culturel à une époque à laquelle les communautés locales se voyaient dépossédées des moyens de conserver la nature ou découragées de le faire. Les mouvements mondiaux de défense des droits et de la justice sociale pour les populations autochtones et les communautés locales ont étendu la signification du patrimoine culturel en soulignant l'existence de liens culturels, qui ne sont pas toujours évidents, entre les hommes et la nature.

Ce chapitre cherche à guider et à aider les gestionnaires faisant face à des manifestations de patrimoine culturel au sein des aires protégées dont ils sont responsables.

Il commence par décrire brièvement l'évolution humaine et l'histoire des interactions de l'homme avec le paysage. Puis il traite de l'histoire des idées relatives au patrimoine culturel et décrit la diversité du patrimoine culturel que l'on trouve dans les aires protégées. Le contenu de la section « La nature comme patrimoine culturel » s'interroge sur les complexités du patrimoine immatériel qui se rapporte à un espace donné. Le concept de « paysages bioculturels/culturels » est présenté comme un moyen d'appréhender l'intégration du patrimoine naturel et du patrimoine culturel et comme une base de gestion globale. Une fois le concept et les pratiques de la gestion du patrimoine culturel présentés, la dernière section s'interroge sur la capacité des systèmes d'aires protégées à maintenir le patrimoine culturel.

Une brève histoire de l'Homme sur Terre : le changement culturel et la diversité à long terme

Sans l'homme, la culture et donc le patrimoine culturel n'existeraient pas. Nous commencerons donc ce chapitre par un bref aperçu de l'histoire de l'homme moderne. Les éléments présentés ici se basent sur des recherches scientifiques qui analysent l'origine et l'évolution de l'homme. Nous reconnaissons et respectons cependant la diversité des interprétations par lesquelles les différentes cultures et religions, y compris les religions traditionnelles et les cosmologies autochtones, expliquent la formation du monde biophysique et la présence des hommes qui le peuplent.

Out of Africa

D'un point de vue scientifique, l'environnement naturel de la planète a évolué pendant près de cinq milliards d'années, créant des écosystèmes vierges d'activité humaine pour la plus grande partie de leur existence. Les premiers hominini apparurent il y a seulement six millions d'années et les indices paléanthropologiques, archéologiques et génétiques indiquent qu'ils venaient d'Afrique, bien que les nouvelles technologies et découvertes fassent constamment évoluer les théories sur les origines humaines. Diverses espèces d'hominidés se mêlèrent et se succédèrent jusqu'à ce que l'homme anatomiquement moderne émerge et commence à quitter l'Afrique de l'Est il y a 45 000 à 60 000 ans (Henn et al., 2012).

De l'Afrique, les populations humaines se propagèrent rapidement, colonisant l'Eurasie, puis l'Australasie et franchissant finalement le détroit de Béring pour atteindre

Figure 4.1 Origine et dispersion de l'homme moderne

Source : adapté de Henn et al. (2012)

les Amériques (figure 4.1). Derniers espaces touchés par les hommes, les îles du Pacifique furent colonisées lors des grandes traversées des peuples de langue austronésienne, commençant il y a près de 4 000 ans et se terminant avec l'installation des Polynésiens en Nouvelle-Zélande et sur la lointaine et énigmatique Rapa Nui (île de Pâques) (Bellwood, 1978 ; Fischer, 2005).

Des origines anciennes

L'histoire humaine s'est en grande partie organisée autour de la question de la nourriture : sa production, son acquisition, son stockage, son traitement et sa distribution (Heiser, 1973). Durant la plus grande partie de leur histoire, les hommes furent des chasseurs-cueilleurs, dépendant directement de la nature comme source de tous leurs aliments. Les économies des chasseurs-cueilleurs se fondaient sur la disponibilité saisonnière des ressources animales et végétales constituant la base de leurs médicaments, nourriture, abris, activités cérémoniales et outils. Ils vivaient dans de vastes groupes familiaux nomades, souvent selon des systèmes complexes de propriété foncière et de relations de parenté, mais possédaient peu de biens matériels. Ils avaient une relation étroite avec la nature, une relation fondée sur des croyances spirituelles et animistes. Leur survie dépendait de leur connaissance intime du monde naturel, perçu selon un spectre cosmologique, et de leur capacité à l'utiliser. Les diverses adaptations des hommes à leur environnement ont mené à la création de différents types morphologiques, technologies, traditions et langues, et on trouvait, il y a environ 11 000 ans, des populations de chasseurs-cueilleurs répandues un peu partout dans le monde. Cette ère, la plus

longue de l'histoire humaine, est connue comme l'âge de pierre ou le paléolithique et nous a laissé un riche patrimoine archéologique.

Les débuts de l'agriculture

La création et la propagation de l'agriculture furent un événement majeur de l'histoire humaine, souvent appelé « révolution néolithique », même si, en réalité, il s'agissait d'un processus graduel, les humains modifiant activement les écosystèmes et manipulant les communautés biotiques bien avant que l'on puisse parler de domestication végétale et animale (Zeder, 2011). Les premières traces de domestication des cultures se trouvent au Proche-Orient et ont environ 11 500 ans (Zeder, 2011). Les systèmes agricoles ont ensuite émergé indépendamment dans la plupart des continents et se sont propagés aux régions adjacentes (Ellis et al., 2013). Les raisons qui ont poussé les humains à évoluer de la chasse et de la cueillette à l'agriculture sont encore un sujet de débats, mais il est probable que cela soit lié à une augmentation de la population ou à un changement climatique. Le contrôle de l'eau et la découverte de l'irrigation furent également des changements importants, en particulier pour les cultures de la région aride des montagnes des vallées du Tigre et de l'Euphrate au Moyen-Orient (Heiser, 1973).

Le développement de l'agriculture eut pour conséquence une augmentation des densités et une sédentarisation des populations. Les excédents alimentaires produits pouvaient être stockés en prévision de périodes moins fécondes, mais servaient aussi à nourrir des personnes qui

Étude de cas 4.1 Les marais de Mésopotamie : le premier parc national irakien

Les marais de Mésopotamie, au sud de l'Irak, s'étendaient à l'origine sur une surface comprise entre 12 000 et 15 000 km² et furent un temps la troisième plus grande zone humide du monde. Ils étaient une source essentielle de poissons, de roseaux et d'autres ressources naturelles et étaient la résidence des Maadans, un peuple directement lié à l'ancien pays de Sumer. Ces marais jouent un rôle important pour de nombreux oiseaux hivernants et migrateurs et abritent également des oiseaux endémiques et d'autres espèces importantes d'animaux sauvages.

La subsistance des Maadans fut menacée par la construction de barrages et l'assèchement des marais

durant le régime de Saddam Hussein, mais depuis 2006, des efforts concertés ont permis de rétablir les flux d'eau du marais et en 2013, la zone fut déclarée premier parc national d'Irak.

Les marais sont sur la Liste indicative du patrimoine mondial depuis 2003 pour leurs valeurs naturelles et culturelles. La création du parc national vise non seulement à conserver les valeurs naturelles du site, mais aussi à démontrer le rôle essentiel des marais et du mode de vie de ses habitants, les Maadans, dans le développement de la civilisation (UNESCO, 2014a).

n'étaient pas directement impliquées dans la production alimentaire, leur permettant de développer d'autres compétences et participant ainsi à la diversification sociale. Au fil du temps, les communautés grossirent et des chefferies et une stratification sociale s'y développèrent. Des systèmes plus sophistiqués de stockage de la nourriture, d'élevage et de manipulation génétique ainsi que des réseaux de commerce et de change firent leur apparition, favorisant encore davantage l'élargissement des communautés et leur sédentarisation.

Quelques villages s'élargirent et formèrent des villes ; les premières apparurent en Mésopotamie dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate (Assyrie, Sumer, Babylone) et furent des centres culturels, politiques et religieux importants. D'autres se développèrent plus tard, le long d'autres grands fleuves tels que le Nil, le Yangtsé et l'Indus. La valeur culturelle de nombre de ces premiers centres de civilisation a été reconnue lors leur nomination au patrimoine mondial (voir étude de cas 4.1).

Les grandes civilisations du monde émergèrent progressivement. Les empires romains et chinois et les débuts de l'Empire britannique laissèrent de nombreuses traces physiques de leur existence et eurent un impact important sur l'environnement et sur les populations humaines d'un espace géographique très vaste ; citons par exemple, l'intensification des cultures en Chine et en Asie du Sud-Est, l'importante empreinte de l'Empire romain en Afrique, la colonisation du Nouveau Monde par les Européens, etc.

Mécanisation et révolution industrielle

Les bouleversements sociaux et économiques liés à la révolution industrielle en Grande-Bretagne, à la fin du XVIII^e siècle, entraînèrent une croissance rapide de la population. La mécanisation, qui constituait un progrès important de la technologie agricole et permit

d'augmenter la production alimentaire, se propagea à travers l'Europe et en Amérique du Nord (Szirmai, 2009). En 1850, la population mondiale atteignit ainsi 1,2 milliard de personnes.

Au début du XX^e siècle, la majorité de la population est toujours agricultrice, il existe encore quelques chasseurs-cueilleurs et éleveurs, mais ils constituent généralement des minorités nationales et l'urbanisation progresse rapidement. Il existe des pays riches et des pays désespérément pauvres, mais les citoyens de ces deux groupes ont créé et continuent de créer un patrimoine culturel. La reconnaissance, valorisation et protection de ce patrimoine culturel à l'échelle de chaque nation dépend cependant de facteurs politiques, sociaux et économiques divers. Sept milliards d'êtres humains occupent maintenant la vaste majorité du globe, à l'exception de l'Antarctique et des parties les plus septentrionales de l'Arctique. La population continue de croître, à des taux variables selon les régions, et devrait plafonner à 9,1 milliards en 2050.

Hommes, culture et nature

L'influence des hommes sur la nature

Les hommes ont transformé la majorité des écosystèmes de la biosphère terrestre, provoquant d'importants changements mondiaux en matière de biodiversité, de biogéochimie et de processus géomorphologiques et climatiques (Ellis et al., 2013). Les changements environnementaux sont une conséquence inévitable de l'histoire humaine ; des études paléoécologiques et archéologiques montrent une augmentation de l'impact humain sur l'environnement au fil du temps, augmentation qui a même accéléré au cours des derniers millénaires (Head, 2000).

De l'utilisation du feu par les chasseurs-cueilleurs il y a des milliers d'années dans l'Australie préhistorique à la construction du barrage des Trois-Gorges sur le fleuve Yangtze en Chine, l'héritage humain entraîne une modification de l'environnement. D'ailleurs, un environnement visiblement modifié est souvent considéré comme une marque de culture. Quand les premiers explorateurs et colons blancs arrivèrent en Australie, ils jugèrent les aborigènes barbares et les considérèrent comme des sauvages incultes, car ils ne trouvèrent pas de trace de culture du sol ou d'autres signes de modification de l'environnement (Mulvaney et Kamminga, 1999). Nous savons cependant maintenant que l'utilisation du feu a eu un important impact sur certains écosystèmes australiens.

L'impact environnemental des sociétés de chasseurs-cueilleurs fut infime par rapport au développement agricole qui commença il y a environ 11 500 ans. Comme le géographe Carl Sauer (1952) le constate, les peuples prospérèrent en perturbant l'ordre naturel des choses. Une étude de la déforestation des îles du Pacifique avant l'arrivée des Européens souligne que l'agriculture sur brûlis est responsable de l'évolution des forêts, des savanes herbeuses, de la dégradation des terres et de l'érosion majeure de nombreuses îles (Thaman et Clarke, 1993). Le terme « biohistory » (bio-histoire), inventé par Boyden en 2004, présente la culture comme une force s'exerçant sur la nature et décrit le fait que la culture, à travers le comportement des hommes, influence les sociétés humaines ainsi que le reste du monde vivant. Documenter et comprendre la nature de ces changements environnementaux est une étude très importante en soi (Head, 2000).

La protection de la nature par les hommes

Les perturbations environnementales sont sans doute la preuve qu'une société se développe, mais c'est aussi le cas de la mise en réserve de zones visant à protéger la nature de ces perturbations. Pendant des milliers d'années, les communautés indigènes et tribales de l'époque préindustrielle ont interdit l'utilisation de certains espaces et espèces de manière temporaire ou permanente. Profondément ancrée dans leurs cosmologies et dans leurs visions du monde, ces mécanismes d'interdiction incluaient les totems, les tabous et les bois sacrés et leur protection était souvent basée sur la notion de sacralité.

Le totémisme des populations autochtones en Australie et en Amérique du Nord s'inscrit dans un plus vaste projet de préservation de leurs territoires afin de protéger certaines espèces et certains habitats, pour des raisons à

la fois religieuses et utilitaires. Le terme « totémisme » est utilisé pour décrire la relation triangulaire entre les peuples, les espèces et la terre ou la mer (Rose, 1996). Les totems peuvent représenter un aspect particulier du monde naturel et ainsi créer un lien entre les personnes qui se reconnaissent dans des totems et le monde naturel.

Certaines espèces de rapaces jouent un rôle culturel important dans de nombreuses sociétés autochtones, peut-être en raison de leur position de prédateurs, de leur grande taille et de leurs superbes attitudes. Le pygargue à tête blanche en Amérique du Nord (*Haliaeetus leucocephalus*) est sacré pour certaines tribus amérindiennes et le pygargue blague (*H. leucogaster*) est un totem pour quelques communautés autochtones australiennes et pour certains individus (Baldwin, 2010).

Les systèmes de protection de la nature des sociétés préindustrielles existent encore, mais l'on réalisa, dès la fin des années 1800, la nécessité de mettre en place des efforts nationaux concertés pour sauver la nature. Un mouvement de conservation naquit en Grande-Bretagne et aux États-Unis et se propagea en occident. Ce processus fut, et reste, une composante fondamentale de la culture et du patrimoine de la société moderne, tant à l'échelle mondiale, qu'aux niveaux national et local.

La longue et complexe histoire de l'homme a créé un riche patrimoine de phénomènes concrets et abstraits couramment appelés « patrimoine culturel ». Mais, pour diverses raisons (héritage historique, ignorance, situation géopolitique) ce patrimoine est inégalement reconnu.

Par exemple, l'héritage d'une période de génocide est parfois caché, de même que le patrimoine d'un groupe ethnique marginalisé est souvent ignoré. La définition de ce qui fait partie et ne fait pas partie du patrimoine culturel a une histoire particulière et a été le sujet de débats intenses pendant des décennies.

La section suivante s'intéresse au sens de l'expression « patrimoine culturel » et évoque sa construction en tant que concept et en tant que réalité.

Définir et comprendre le patrimoine culturel : une courte histoire des idées

Alors que la plupart d'entre nous ont une idée de ce patrimoine culturel, ce concept reste difficile à cerner pleinement. En préparant l'écriture du présent chapitre, nous avons eu affaire à différentes opinions : dans un livre on lira ainsi que « le patrimoine est partout » (Harrison, 2013:3), tandis qu'un autre avancera que « le patrimoine

n'existe pas » (Smith, 2006:11) ; un troisième nous dira cependant que le patrimoine est « tout ce qu'on veut y voir » (Davison, 2008:33). Par ailleurs, beaucoup de langues autochtones n'ont pas de mot pour le patrimoine en tant que tel. Une telle diversité de compréhension est un défi pour les gestionnaires d'aires protégées. Le patrimoine culturel est composé des deux concepts que sont la « culture » et le « patrimoine », même si les termes sont souvent considérés comme équivalents.

La culture

La culture désigne une unité, un ensemble de symboles, valeurs et représentations partagés par une société ou par un groupe au sein d'une société. Cela suggère l'existence d'une unité structurant la pensée et le comportement des hommes et qui fait régner un certain ordre au sein de la société (Helliwell et Hindess, 1999). Le géographe Carl Sauer (1952) décrit la culture en des termes simples : comme un mode de vie. Déjà en 1871, dans sa fameuse publication « Primitive Culture » (culture primitive), l'anthropologue anglais Ed Tylor définissait la culture comme « ce tout complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et les autres capacités et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société » (Seymour-Smith, 1986:60).

Le patrimoine

Comme pour la « culture », le terme « patrimoine » est complexe et multidimensionnel (Davis, 2007). Il est né de l'inquiétude de voir disparaître des bâtiments et des monuments lors de guerres et de catastrophes naturelles (Smith, 2006). Le sens original du patrimoine est fondé sur l'idée d'héritage, la transmission d'une propriété d'une génération à la suivante (Davison, 2008), mais inclut aussi la notion de mémoire, de réflexion et de transmission de la culture (Davis, 2007). Ainsi, le patrimoine est empreint de « passé », mais, parce qu'il est préservé pour la postérité, il s'inscrit dans le passé autant que dans l'avenir (Davison, 2008). Lowenthal (2005) fait valoir que chaque génération d'hommes est influencée par un héritage communautaire double issu de l'environnement naturel et de l'environnement anthropique. Beaucoup de discours de conservation du patrimoine portent sur « les choses que nous voulons conserver », ce qui inclut à la fois le patrimoine naturel et culturel.

Cependant, le terme « patrimoine » est souvent utilisé pour parler de patrimoine culturel seulement, le patrimoine naturel existant dans un paradigme différent, comme en témoigne le format de ce livre. Plus loin dans ce chapitre,

nous explorons comment le terme « paysage culturel » unit les concepts de patrimoine naturel et culturel, passant outre le besoin de les opposer.

Le patrimoine culturel

Qu'est-ce donc que le patrimoine culturel ? Bien que le concept soit né en Europe au XIX^e siècle (Smith, 2006), l'utilisation du passé pour construire une identité individuelle ou de groupe est une pratique humaine beaucoup plus ancienne. Harvey (2010) note ainsi que le patrimoine a toujours fait partie des sociétés et que chacune d'entre elles a une relation avec son passé, même celles qui décident de l'ignorer.

Une définition universelle du patrimoine culturel émergea après la seconde guerre mondiale dans un contexte où l'on commençait à reconnaître le besoin de protéger les monuments faisant partie de l'identité nationale (Lennon, 2006). Depuis, l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco) et le Conseil international des monuments et des sites (Icomos) dont la création se base sur la charte de Venise de 1964 (Ahmad, 2006) s'efforcent de faire reconnaître une définition commune du patrimoine mondial et de définir sa portée.

Les premières définitions du patrimoine culturel étaient eurocentriques et, en raison de l'influence des architectes, mettaient l'accent sur l'environnement bâti (Ahmad, 2006). Lors de l'importante évolution sociale des années 1960 et 1970, des peuples indigènes et tribaux demandèrent à se voir reconnaître des droits sur leurs terres et sur leur patrimoine et l'on réalisa que ces définitions excluaient et privaient de leurs droits des groupes entiers de la communauté mondiale. En 1992, la définition de l'Unesco fut élargie afin d'inclure les paysages culturels, reconnaissant ainsi la longue histoire de la modification du paysage par l'homme. Puis, en 2003, elle fut à nouveau amendée pour inclure le patrimoine immatériel, ce dernier concernant en particulier les sociétés dont le patrimoine ne réside pas seulement dans des bâtiments, mais dans les liens de cette société avec le paysage naturel, à travers des traditions orales transmises au fil des générations. Parce que les symboles et les valeurs liées au patrimoine culturel sont intégrés dans ces contextes sociaux dynamiques et changeants, l'on pourrait dire que le patrimoine culturel est lui-même un processus (Smith, 2006).

Voici quelques définitions du patrimoine culturel :

Il se compose de monuments, de bâtiments, de paysages, d'artéfacts et d'objets, mais aussi de traditions culturelles, de musique, de théâtre et

Encadré 4.1 Comprendre l'archéologie

L'archéologie est l'étude des vestiges matériels de l'histoire humaine, de l'époque de nos premiers ancêtres à nos jours. L'archéologie se confond parfois avec la paléontologie pour s'intéresser aux fossiles des premiers humains. Lorsque son objet d'étude est moins éloigné dans le temps, elle se mêle à des domaines tels que l'histoire, la géographie et l'anthropologie. C'est une discipline qui a une approche très scientifique et ceux qui la pratiquent sont amenés à travailler avec un grand nombre d'autres disciplines des sciences naturelles, physiques et sociales ainsi que des sciences humaines afin d'analyser au mieux les données dont ils disposent. L'archéologie peut nous renseigner sur l'ensemble de l'histoire humaine et fournir des informations détaillées sur les changements à long terme des environnements physiques et biologiques de la planète, mais également sur les changements humains.

La recherche archéologique implique souvent la fouille systématique et contrôlée d'éléments se trouvant sous terre, comme le montre l'équipe de la BBC dans la série Time Team.

de dialecte. Il peut être esthétiquement agréable et il peut être laid, dangereux et ingrat ; il peut être matériel ou immatériel, vieux ou récent. Il a parfois une valeur pour la société, pour des groupes spécifiques au sein de la société ou pour des individus (Schofield, 2008:19).

Le patrimoine culturel est la façon dont nous comprenons le monde et la manière dont nous le façonnons. Il est ancré dans nos identités culturelles et est source de sagesse et de connaissances qui peuvent appuyer la mise en place de politiques et de pratiques de développement durable. (Bokova, 2012:ix).

Le concept moderne du patrimoine culturel comprend toutes les traces laissées par les activités humaines au fil du temps. Il se rapporte à l'environnement bâti dans un contexte écologique et doit être lu selon des « couches » de données présentes dans l'environnement. Il comprend également le patrimoine culturel immatériel tel que la langue, la danse, la musique, le folklore et l'artisanat. Le patrimoine immatériel est souvent associé à des localités particulières, accordant une symbolique particulière à ces lieux (Lennon, 2006:448).

L'intégration des paysages culturels et du patrimoine immatériel dans la définition du patrimoine culturel a un impact important sur le mode de gestion des aires protégées. Le patrimoine culturel n'évoque pas uniquement un passé révolu, il est maintenant également inscrit dans le présent et est lié à la société contemporaine qui souhaite s'assurer que son patrimoine est bien géré et qui est en possession des informations qui donnent de la valeur à ce patrimoine, encourageant ainsi des processus participatifs inclusifs et une plus grande implication de la communauté.

Maintenant que nous avons retracé l'évolution de la signification du patrimoine culturel, au début assez restreinte (monuments), mais s'élargissant peu à peu (matériel et immatériel), nous pouvons explorer les diverses expressions du patrimoine culturel et en particulier le patrimoine culturel des aires protégées.

Un patrimoine culturel divers

Dans cette section, des experts présentent une image globale du patrimoine culturel. Nous y définissons différentes catégories de patrimoine, bien que nous soyons conscients que ces dernières peuvent être quelque peu artificielles et s'entrecoupent parfois (par exemple, un paysage culturel peut aussi être un site archéologique). Les différents « types » de patrimoine culturel sont décrits dans les sections suivantes.

Le patrimoine matériel

Le patrimoine matériel peut être vu et il peut être touché. Il peut être mobile ou immobile, en surface, sous terrain ou subaquatique. Il comprend l'environnement bâti, comme les temples et les monuments, les sites archéologiques, les biens mobiles et le patrimoine subaquatique, mais aussi des éléments de l'environnement naturel tels que les panoramas, les cascades, les affleurements rocheux, les montagnes ou les lieux d'expression culturelle, associés au patrimoine immatériel. Les paysages culturels constituent un patrimoine matériel, car on y trouve des modifications visibles découlant de l'activité humaine.

Le patrimoine archéologique

Les sites archéologiques sont les preuves physiques de l'existence d'une activité humaine passée et se trouvent un peu partout dans le monde, sur terre et sous l'eau. En un sens, tous les paysages terrestres et de nombreux paysages sous-marins sont des paysages archéologiques,

Étude de cas 4.2 Le patrimoine archéologique des aires protégées sud-africaines

En Afrique du Sud, de nombreuses aires protégées abritent des sites archéologiques de très grande importance. On trouve parmi eux des biens du patrimoine mondial tels que le site de l'uKhahlamba-Drakensberg dans le parc du Drakensberg, à l'est du pays, dont les surplombs rocheux abritent environ 35 000 peintures des San (Bochimans) (Wolfgang Verlag GmbH & Co. Kunth, 2010).

Dans le parc national de Mapungubwe (anciennement parc national de Vhembe-Dongola), on peut admirer le paysage culturel de Mapungubwe, siège d'un puissant royaume de l'an 900 et objet de fouilles archéologiques depuis 1933 (Kuman et al., 2005). Parmi les découvertes archéologiques les plus importantes, on compte les

ruines de centres urbains et les restes d'une riche culture matérielle basée sur l'or. Ces découvertes attestent des débuts de la forge de l'or en Afrique australe et de la richesse et du statut social qui distinguaient les gens de Mapungubwe. La plus spectaculaire des trouvailles faites sur ce site est sans doute le rhinocéros en feuille d'or moulé autour de ce qui devait être un cœur de bois tendre sculpté (UNESCO, 2014b).

On trouve dans le parc national des Chutes d'Augrabies de nombreux cairns et des tombes datant de 22 000 ans et la gestion du parc met de plus en plus l'accent sur le patrimoine culturel du peuple Nama (Department of Environmental Affairs and Tourism, 2003).

des paysages qui contiennent des preuves, et qui ont été façonnés par une action humaine passée. L'archéologie est l'étude de ces vestiges (encadré 4.1).

Quelques exemples de biens du patrimoine archéologique

Il existe une grande diversité de biens du patrimoine archéologique donc certains sont situés dans des aires protégées, et sont même parfois la raison d'être de ces aires protégées. Voici quelques exemples de ces sites archéologiques :

- les anciens camps de chasseurs, outils en pierre et restes d'aliments, tels que ceux trouvés dans le parc national d'Uluru-Kata Tjuta en Australie ou dans le parc national de Manú Parc dans la jungle péruvienne, mais aussi ceux que l'on trouve, non protégés, sous l'autoroute M25 près de Londres et parmi les rizières du nord du Japon ;
- des villages entiers composés de bâtiments enfouis sous terre, tels que Çatal Hüyük (Turquie), un village agricole de 8 000 ans inscrit au patrimoine mondial ;
- divers paysages agricoles inscrits au patrimoine mondial tels que le site primitif agricole de Kuk dans les hauts plateaux de la Papouasie-Nouvelle-Guinée datant de la fin de la dernière ère glaciaire ainsi que des domaines viticoles médiévaux en Hongrie ;
- des sites d'art rupestre inscrits au patrimoine mondial, tels que les peintures de temples bouddhistes dans les grottes de la route de la soie en Asie centrale, les peintures rupestres de Tsodilo Hills, dans le désert du Kalahari au Botswana ou encore l'art autochtone du parc national de Kakadu en Australie ;
- des sites industriels de diverses époques, allant des mines d'or romaines de Las Médulas en Espagne, à des mines du ^{xx}e siècle comme dans la ville de Sewell au Chili ou encore les « villes sous les villes » que l'on découvre régulièrement en creusant de nouveaux tunnels ferroviaires ou égouts en milieu urbain ;

Une équipe internationale d'archéologues procède à des fouilles à Çatal Höyük, en Turquie, en 2012

Source : S. Feary

- des paysages culturels en terrasses tels que les vastes cultures préhistoriques de taro et d'igname en Nouvelle-Calédonie, mais aussi des biens du patrimoine mondial tels que les rizières en terrasses des Philippines et les canaux de Venise et Amsterdam ; ou
- les vestiges de radeaux, canoës, bateaux et sous-marins ayant coulé.

Étude de cas 4.3 Le patrimoine archéologique des aires protégées australiennes

En Australie, de nombreuses aires protégées contiennent des sites archéologiques datant d'avant l'arrivée des Européens sur l'île ainsi que des sites historiques plus récents. Certains de ces sites, comme les sites autochtones de l'île Fraser, inscrite sur la liste du patrimoine mondial, ou la Grande Barrière de corail, se trouvent dans des aires protégées créées sur la base de leurs valeurs « naturelles », tandis que pour d'autres sites, comme les biens du patrimoine mondial du sud-ouest de la Tasmanie et de Kakadu, sont inscrits principalement en raison du patrimoine culturel autochtone qu'ils renferment.

Le parc national des lacs Willandra, dans le sud-ouest de la Nouvelle-Galles-du-Sud, est protégé sur la base de son

statut de site mixte du patrimoine mondial reconnaissant l'importance des sites archéologiques et les valeurs géologiques naturelles du parc. Dans le parc, au sein du spectaculaire lac Mungo, depuis longtemps asséché, on peut admirer les « murailles de Chine », une très grande dune qui contient des sépultures humaines âgées de 40 000-50 000 ans, ainsi que d'autres traces d'activités humaines passées (Bowler et al., 1970). Une série d'empreintes de pas humains datant de 20 000 ans y a été trouvée (Webb et al., 2006). La région des lacs Willandra comprend également de nombreux sites du patrimoine archéologique datant de la période historique suivant la colonisation européenne.

Gopura (bâtiment d'entrée) vu de profil, paroi extérieure du mur d'enceinte de Ta Prohm, Angkor, Cambodge

Source : S. Palu

Le patrimoine archéologique comprend tous les vestiges physiques de l'histoire humaine. Alors que cela évoque souvent des images des pyramides d'Égypte, du Machu Picchu au Pérou ou des tombes impériales chinoises remplies de soldats en terre cuite, il comprend également les fossiles d'espèces présentes en Afrique et en Asie à d'autres époques, l'art, les sépultures, les ruines de maisons et d'autres structures, les foyers, les restes de nourriture (par exemple, les os et arrêtes, les écailles, les graines, les coquillages), l'artisanat et les vestiges industriels (par exemple des os, des coquilles, des pierres, des outils en bois et en métal, des armes, des articles ménagers, des poteries décoratives et fonctionnelles,

du verre et du plastique ainsi que les débris créés lors de la fabrication de tous ces objets) découverts dans les maisons et autour d'elles, sites sacrés, lieux de travail et de loisirs de toutes les personnes y ayant évolué (études de cas 4.2 et 4.3).

La reconnaissance du patrimoine archéologique

La reconnaissance et la protection du patrimoine archéologique – en tant qu'héritage du passé de l'humanité – ont parfois été difficiles en raison de la difficulté des hommes à appréhender l'étendue temporelle de leur histoire et à percevoir l'histoire humaine sur le très long terme. La « ville sous la ville » qui existe dans presque tous les centres urbains modernes en est un exemple typique. D'importantes sommes d'argent et beaucoup d'efforts sont investis dans la protection du patrimoine architectural hors-sol tandis que les restes des villes et villages qui se trouvent sous ces monuments architecturaux et témoignent de leur histoire plus ancienne reçoivent souvent moins d'attention. Il est important de comprendre et de préserver ces vestiges, car ils peuvent nous dire comment, quand et pourquoi les villes modernes ont été construites et ainsi nous aider à comprendre pourquoi les choses sont telles qu'on les trouve de nos jours.

« L'archéologie en milieu sauvage » est un autre aspect important du patrimoine archéologique. La plupart des données archéologiques sont discrètes et les monuments importants sont en fait rares, bien qu'ils focalisent plus facilement l'attention. De vastes étendues peuvent paraître vierges d'activités humaines pour une majorité des gens, mais un œil averti et entraîné pourra y déceler des preuves physiques d'activités humaines passées. Par exemple, des étendues végétales peuvent être modifiées à long terme par l'utilisation volontaire du feu tout comme les régimes hydrologiques peuvent évoluer suite à certaines pratiques de gestion de l'eau. Le manque

Ferme des Mummarley, parc national de Kakadu, Australie

Source : Duncan Marshall

de reconnaissance de ces éléments archéologiques discrets a pendant longtemps été une justification d'approches de conservation se basant sur l'idée selon laquelle les aires protégées servaient à préserver des territoires que l'on croyait vierges de traces d'activité humaine.

Les organismes internationaux, tels que l'Icomos, disposent de groupes de travail spécialisés, comme le Comité international de la gestion du patrimoine archéologique (Icahm), chargés de promouvoir la reconnaissance de tous les aspects du patrimoine archéologique. Ces groupes commencent à travailler en étroite collaboration avec l'UICN afin de développer des approches intégrant davantage le patrimoine culturel et naturel. Ceci est particulièrement pertinent dans les cas où le patrimoine est difficilement visible sur certains sites et risquerait de ne pas être repéré par les décideurs.

Il arrive que les restes de monuments impressionnants monopolisent l'attention dans une région. Le site archéologique d'Angkor, un bien du patrimoine mondial très connu, en est un bon exemple. Sur de tels sites, il peut être difficile de limiter à la fois la dégradation de la nature et l'impact d'une activité touristique intense, ce qui est rendu plus difficile encore par les découvertes qui sont régulièrement faites dans les zones environnantes. Il est compréhensible que, dans de tels cas, moins d'attention soit accordée au patrimoine (archéologique) non monumental situé entre ces espaces et en leur sein. Il arrive que les liens entre les populations locales et les principaux sites soient niés, même lorsque le patrimoine non monumental du site indique que les populations en question ont probablement toujours vécu dans la région et contribué à la construction du monument en tant que bâtisseurs, ouvriers ou en fournissant à ceux-ci des produits alimentaires et d'autres biens et services. Le déni de ce lien entre les populations modernes et le bien archéologique local peut créer des tensions et peut mener les communautés locales à s'opposer aux efforts de gestion du patrimoine archéologique.

L'Old Faithful Inn, parc national de Yellowstone

Source : Jim Peaco, Wikimedia Commons

Le patrimoine bâti

Le patrimoine culturel le plus manifeste dans les aires protégées est sans doute celui constitué de bâtiments ou d'autres structures témoignant d'activités humaines anciennes ou récentes. On trouve des bâtiments extrêmement divers dans les aires protégées et ils peuvent être liés à diverses activités :

- les activités résidentielles : abris, maisons, lodges et hôtels ;
- les activités religieuses : sanctuaires, temples et églises ;
- les activités commémoratives : cimetières et diverses structures commémoratives ;
- les activités militaires : fortifications ;
- l'exploitation minière et autres activités extractives : chevalements, hangars, moulins, ateliers, bureaux, barrages, canaux, réservoirs, routes et chemins de fer ;
- diverses industries, allant de l'automobile au cinéma ;
- les activités agricoles : hangars, cours, clôtures et granges ;
- les activités forestières : hangars, moulins, ateliers, bureaux, canaux, équipement de débardage et chemins de fer ;
- les activités scientifiques : observatoires, télescopes, antennes, bureaux et ateliers ;
- les activités de reconnaissance : postes de triangulation ou cairns ;
- les activités de transport : routes, voies ferrées, canaux d'écoulement, murs de soutènement et ponts ;
- les activités touristiques : lodges et hôtels ; ou
- les pratiques anciennes de gestion des aires protégées.

Étude de cas 4.4 Le Parc national de Tikal au Guatemala

Le Parc national de Tikal est l'une des aires protégées les plus importantes du Guatemala en raison de son intérêt bioécologique et archéologique. Ses rivières, lacs, marécages et savanes inondées sont importants pour la biodiversité et pour les oiseaux migrateurs. On y trouve la plus grande zone de forêt tropicale du Guatemala et d'Amérique centrale et un large éventail d'habitats naturels préservés. Une grande partie de la réserve comprend encore de denses forêts de feuillus abritant plus de 300 essences d'arbres ayant une certaine valeur commerciale.

Au cœur de la jungle se trouve un site majeur de la civilisation maya. Son centre cérémoniel comporte de superbes temples et palais et des places publiques auxquelles on accède par des rampes. Des vestiges d'habitations sont disséminés dans la campagne avoisinante. Les ruines de

la ville reflètent l'évolution culturelle de la société maya, de la chasse et de la cueillette jusqu'à l'agriculture. La culture religieuse, artistique et scientifique avancée qui la caractérisait s'est effondrée à la fin du IX^e siècle, mais, à son apogée, entre l'an 700 et 800, la ville abritait une population de 90 000 Mayas et, entre 600 av. J.-C. et l'an 900, plus de 3 000 bâtiments y furent construits, y compris des temples, résidences et monuments religieux souvent décorés d'inscriptions hiéroglyphiques, ainsi que des tombes. Les fouilles archéologiques menées sur le site ont permis la découverte de coton, tabac, haricots, courges, poivrons et beaucoup de fruits d'origine précolombienne, mettant ainsi en évidence l'importance de la domestication des plantes dans la culture maya (UNESCO, 2014c).

Bâtiments mayas, parc national de Tikal

Source : Magnus Manske, Wikimedia Commons

Ces activités peuvent être très anciennes, telles que les cérémonies organisées au VI^e siècle av. J.-C. par la civilisation maya dans les temples, les palais et les places publiques maintenant situés dans le parc national de Tikal au Guatemala (étude de cas 4.4). Mais elles peuvent également être relativement récentes. Par exemple, le Parc national de Lushan, en Chine, abrite un patrimoine naturel d'une grande richesse comprenant des villas construites par les visiteurs chinois et étrangers à la fin des XIX^e et XX^e siècles, lorsque la zone devint une station balnéaire populaire puis, dans les années 1930 et 1940, la capitale d'été officielle de la République de Chine. Les activités qui avaient mené à la création de ces bâtiments ou y avaient été associées ont, pour une partie d'entre elles, pris fin tandis que d'autres perdurent.

Les bâtiments et les structures peuvent être des éléments isolés ou faire partie d'un ensemble. Par exemple, on trouve dans le parc national de Hortobágy, en Hongrie, une structure isolée, le Pont des neuf arcs, qui est le

plus long pont en pierre du pays. Dans d'autres cas on trouve plusieurs éléments formant un complexe, tels que certains villages se trouvant dans des aires protégées, où des constructions faisant partie d'un paysage culturel ou étant fortement liées à des éléments naturels particuliers tels que le bien du patrimoine mondial naturel et culturel que sont les falaises de Bandiagara, au Mali. Ces falaises, sur lesquelles 289 villages sont implantés, constituent un vaste paysage culturel où les communautés locales ont développé, au cours des siècles, une relation étroite avec les caractéristiques géologiques et environnementales exceptionnelles de leur environnement incluant des falaises et des plateaux de grès.

Les bâtiments et structures s'intègrent dans les aires protégées

Les bâtiments et les structures font parfois partie intégrante d'un paysage géré traditionnellement depuis des siècles, s'inscrivant ainsi dans un environnement évolutif dont la gestion intègre à la fois les valeurs des patrimoines naturel et culturel. En Grèce, les monastères des Météores, construits au XI^e siècle sur des pics rocheux spectaculaires en est un bon exemple. Dans ce bien du patrimoine mondial, les monastères semblent avoir poussé au sommet de ces grands et hauts pinacles, qui avaient une certaine importance religieuse, et fournissaient un espace de retraite, méditation et protection.

Parfois, au contraire, des bâtiments ou des structures ne sont pas intégrés dans leur environnement et sont plutôt un accessoire de l'environnement naturel dans lequel ils se trouvent. Le parc national de Kakadu en Australie contient un certain nombre de sites du patrimoine culturel liés à l'activité pastorale qui s'y pratiquait avant la création du parc, tels que la ferme des Mummarley.

Ce patrimoine culturel n'est pas lié au statut de bien du patrimoine mondial naturel du parc, mais ne constitue cependant pas une contrainte.

La gestion des aires protégées peut elle-même être à l'origine de la construction de bâtiments ou de structures ayant une valeur patrimoniale. L'Old Faithful Inn en est un bon exemple. Datant de 1904, cet hôtel a été construit pour héberger les visiteurs du parc du Yellowstone, créé en 1872 aux États-Unis.

La reconnaissance du patrimoine bâti

L'objectif initial de la création d'une aire protégée est souvent en relation avec le patrimoine naturel du territoire et il peut donc être difficile de reconnaître et comprendre la valeur patrimoniale des bâtiments ou des structures dans les aires protégées. L'identification et la protection du patrimoine culturel ne sont alors pas toujours des priorités, mais peuvent accompagner le développement d'une gestion intégrée du patrimoine ou émerger à la suite de demandes des communautés.

Dans d'autres cas, le patrimoine culturel est reconnu comme faisant partie de l'aire protégée et est identifié et préservé au même titre que les valeurs du patrimoine naturel dans le cadre d'une gestion intégrée du patrimoine de l'aire protégée. Le parc national des Sundarbans, en Inde, abrite la plus grande forêt de mangroves du monde, mais aussi un important patrimoine bâti comprenant les ruines d'une ville construite par la communauté marchande de Chaand Sandagar autour des ^{III}^e et ^{IV}^e siècles. Au ^{XVI}^e siècle, dans l'Empire moghol, le Raja Basand Rai et son neveu, alors qu'ils faisaient face à la progression des armées de l'empereur Akbar, trouvèrent refuge dans la ville. Ils y construisirent des bâtiments qui tombèrent par la suite sous l'emprise de pirates portugais, de faux-sauniers et des dacoïts au cours du ^{XVII}^e siècle (UNESCO, 2014d).

Pourquoi les bâtiments et les structures sont-ils importants ?

Comme toute forme de patrimoine culturel, les bâtiments ou les structures peuvent avoir une valeur importante, car ils représentent des épisodes de l'histoire humaine qui doivent être compris, respectés et appréciés. Il arrive que des bâtiments ou des structures s'inscrivent dans des traditions culturelles encore existantes et que la protection de ce patrimoine soit aussi un moyen de préserver le bien-être culturel de la communauté associée. Mentionnées précédemment, la falaise de Bandiagara et ses centaines de villages en sont un bon exemple. Dans d'autres cas, le patrimoine culturel est un important vestige du passé constituant un témoignage concret d'activités humaines anciennes. C'est notamment le cas des traces physiques

Encadré 4.2 Définir le patrimoine mobilier

Le patrimoine mobilier fut reconnu comme une catégorie distincte de bien culturel/patrimoine culturel lors de l'adoption de la définition suivante par l'UNESCO en 1978 :

« [O]n entend par [...] "[b]iens culturels mobiliers", tous les biens meubles qui sont l'expression ou le témoignage de la création humaine ou de l'évolution de la nature et qui ont une valeur ou un intérêt archéologique, historique, artistique, scientifique ou technique, notamment ceux relevant des catégories suivantes :

- Le produit des explorations et des fouilles archéologiques, terrestres et subaquatiques ;
- Les objets d'antiquité tels qu'outils, poteries, inscriptions, monnaies, sceaux, bijoux, armes et restes funéraires, notamment les momies ;
- Les éléments provenant du démembrement de monuments historiques ;
- Le matériel anthropologique et ethnologique ;
- Les biens concernant l'histoire, y compris l'histoire des sciences et des techniques, l'histoire militaire et sociale, ainsi que la vie des peuples et des dirigeants, penseurs, savants et artistes nationaux et les événements d'importance nationale ;
- Les biens d'intérêt artistique tels que Peintures et dessins, faits entièrement à la main sur tout support et en toutes matières (à l'exclusion des dessins industriels et des articles manufacturés décorés à la main) ; Estampes originales, affiches et photographies en tant que moyens de création originale ; Assemblages et montages artistiques originaux, en toutes matières ; Productions de l'art statuaire et de la sculpture, en toutes matières ; objets d'art appliqué dans des matières telles que le verre, la céramique, le métal, le bois, etc. ;
- Les manuscrits et incunables, codex, livres, documents ou publications d'intérêt spécial ;
- Les objets d'intérêt numismatique (médailleries et monnaies) ou philatélique ;
- Les documents d'archives, y compris les enregistrements de textes, les cartes et autre matériel cartographique, les photographies, les films cinématographiques, les enregistrements sonores et les documents lisibles par machine ;
- Les objets d'ameublement, les tapisseries, les tapis, les costumes et les instruments de musique ;
- Les spécimens de zoologie, de botanique et de géologie. »

Source : Jokilehto (2005:27)

Étude de cas 4.5 Protéger les pratiques traditionnelles de transhumance

La région de Laponie, site suédois du patrimoine mondial, est un vaste paysage de l'Arctique qui englobe quatre parcs nationaux et deux réserves naturelles et où vivent des Sames, ou Lapons, le seul peuple autochtone officiellement reconnu en Scandinavie. Il s'agit de la plus grande région du monde (et l'une des dernières) où perdure

un mode de vie ancestral fondé sur la transhumance. Chaque été, après avoir passé l'hiver dans les forêts de conifères de l'Est, les Sames conduisent leurs immenses troupeaux de rennes vers les montagnes. La région a une valeur universelle exceptionnelle pour son patrimoine naturel et les Sames y vivent depuis 7 000 ans.

Collier en dents de kangourou, pièce rare trouvée sur un site aborigène, Nouvelle-Galles du Sud, Australie

Source : NSW Office of Environment and Heritage

laissées par la civilisation maya dans le parc national de Tikal. Enfin, les bâtiments et structures peuvent également être importants pour beaucoup d'autres raisons, y compris pour leur rôle dans certaines activités économiques et sociales telles que l'agriculture, les transports ou le tourisme, mais ils n'ont alors pas nécessairement de valeur patrimoniale.

Le lien entre les bâtiments et structures et les aires protégées

Cette brève section présente plusieurs manières dont les bâtiments et les structures peuvent être liés aux aires protégées. Ces liens peuvent être très récents ou très anciens, ils peuvent être limités ou étendus géographiquement, ils peuvent avoir évolué sur une longue période et être profonds ou ils peuvent être accidentels et avoir été créés en raison du statut de l'aire protégée.

Selon leur importance historique, l'état de leur structure (aspect important pour la sécurité du public) et parfois la catégorie de l'aire protégée dans laquelle ils se trouvent, les bâtiments et les structures peuvent être reconnus et acceptés comme un élément du patrimoine culturel de l'aire protégée. Inversement, ces éléments peuvent être considérés comme ayant peu de signification culturelle, voire aucune, comme présentant un danger pour la sécurité ou, dans certains cas, leur présence peut

être perçue comme incompatible avec des objectifs de conservation de la nature notamment dans certains espaces sauvages. Par exemple, dans les premières décennies suivant la création du *National Parks and Wildlife Service* de Nouvelle-Galles-du-Sud, en Australie, la présence de cabanes d'éleveurs construites entre le début et le milieu du ^{xx}e siècle dans les régions sauvages du parc national de Kosciuszko posait un problème de gestion en raison des difficultés logistiques liées à l'entretien de bâtiments situés dans un endroit si reculé. Il fut pendant un temps décidé de les gérer « comme des ruines » c'est-à-dire de n'entreprendre aucune activité d'entretien des bâtiments, ce qui les amena à se dégrader progressivement, puis à être détruits en raison du risque que leur état posait sur la sécurité publique.

Bien qu'il soit acceptable de « ne rien faire » selon plusieurs recommandations internationales comme celles de l'Icomos, ceci est en réalité inacceptable pour les défenseurs du patrimoine historique et, plus important encore, les descendants des personnes dans les vies desquelles ces cabanes et le paysage environnant jouaient un rôle important. Des recherches sur l'histoire de ces bâtiments menées conjointement avec les familles concernées pourraient révéler l'importance culturelle de ces lieux pour leur valeur historique sociale et pourraient prouver qu'elle s'étend au-delà de celle de simples ruines. Teddy's Hut (« la cabane de Teddy ») dans le parc national de Kosciuszko en est un bon exemple (Higgins, 1988).

Le patrimoine mobilier

Le patrimoine mobilier est un élément essentiel du patrimoine culturel à l'échelle locale, nationale et mondiale. Le patrimoine mobilier se réfère à des objets culturels qui peuvent être extraits de leur contexte d'origine et que l'on trouve donc souvent dans des collections, à la fois dans des musées et chez des particuliers (encadré 4.2). Le patrimoine mobilier est souvent de nature archéologique. En 1992, en Nouvelle-Galles-du-Sud, des fouilles menèrent à une double découverte : une sépulture humaine de près de 7 000 ans fut trouvée dans une tombe, ainsi que divers objets, dont un collier constitué de plus de 300 dents de kangourou dans chacune desquelles un trou percé permettait sans doute de les relier avec un fil (Feary, 1993). Ces objets sont inestimables à tous égards.

Étude de cas 4.6 La récupération de la Mary Rose

La Mary Rose, prestigieux navire de Henry VIII, fut construite à Portsmouth, en Angleterre, en 1509. Elle sombra dans le Solent le 19 juillet 1545, lors d'une bataille contre les forces françaises. Les circonstances de la catastrophe ne sont pas claires, mais l'on sait que le navire a chaviré de manière inattendue et coulé rapidement. Sur les 700 hommes à bord, moins de 40 survécurent (McKee, 1982). L'épave du navire s'enfonça rapidement dans le sol mou du Solent et la vase s'y accumula. La coque en partie intacte de la Mary Rose et son précieux contenu étaient relativement intacts lorsque, en 1971, commença la plus grande excavation archéologique

sous-marine ayant eu lieu jusqu'alors en Grande-Bretagne. La vase humide qui les enveloppait protégeait la plupart des objets en matières organiques qui sont habituellement les premiers à disparaître. On fit des milliers de découvertes et les divers éléments indépendants en bois et les structures internes furent soigneusement étudiés, démontés et stockés afin d'être remontés plus tard. Le 11 octobre 1982, la coque vide fut soulevée ; on y pulvérisa une cire hydrosoluble, du polyéthylène glycol, afin de la préserver et un musée fut construit pour abriter les objets trouvés à bord (Throckmorton, 1987).

Étude de cas 4.7 Le port de Césarée, parc national de Césarée, Israël

Le port antique de Césarée, construit par le roi Hérode en l'honneur de César Auguste en l'an 10 av. J.-C. fut le plus grand port de l'Empire romain. Il fut le premier grand port artificiel et l'un des plus impressionnants de son temps. Des milliers d'hommes furent recrutés pour sa construction, qui dura plus de 12 ans. Certains d'entre eux plongeaient en apnée ou parfois sous une cloche de plongée. Pour construire le port, les ingénieurs romains inventèrent un type de ciment connu sous le nom de pouzzolane, constitué de poudre volcanique déposée autour du Vésuve mélangée à de la chaux et des gravats. Ce béton hydraulique fut apporté à Césarée et utilisé pour remplir des coffrages en bois qui étaient ensuite posés sous l'eau afin de fonder les bases du port. Le port, cependant, commença à s'affaïsser peu de temps après son achèvement et devint inutilisable

au ^{vi} siècle.

Au cours des trois dernières décennies, le site a été fouillé par une équipe de l'université de Haïfa et est devenu l'un des premiers musées sous-marins du monde. Le port submergé fut déclaré parc national en 1952 et est une destination populaire pour les plongeurs. Ces derniers peuvent maintenant visiter les ruines balisées de ce magnifique site qui comporte une épave romaine, un phare en ruines, un ancien brise-lames, les fondations initiales du port et des ancres. Avant de plonger, les visiteurs reçoivent une carte imperméable décrivant en détail chacun des sites numérotés le long de leur trajet. Un des itinéraires indiqués est accessible aux plongeurs avec tuba (Old Caesarea Diving Centre, 2014).

Les menaces qui pèsent sur le patrimoine mobilier

En raison de sa transportabilité, le patrimoine mobilier est particulièrement vulnérable au trafic national et international et au risque de vol pendant les périodes de guerre (figure 4.2). Depuis l'adoption, en 1970, de la Convention concernant les mesures à prendre pour interdire et empêcher l'importation, l'exportation et le transfert de propriété illicites des biens culturels, l'Unesco a réussi à rendre à de nombreux pays les biens du patrimoine mobilier qui leur revenaient. Le Conseil international des musées (International Council of Museums – Icom) tient une liste rouge des pays et régions dont les très importants objets archéologiques ou œuvres d'art se trouvent dans des zones vulnérables afin d'éviter qu'ils ne soient vendus ou exportés illégalement.

Le patrimoine mobilier peut inclure des ossements humains récoltés sur des lieux de sépulture et envoyés à des musées situés dans leurs pays ou pas, ainsi que des os d'animaux d'importance culturelle.

Rapatriement d'ossements humains

À la fin du ^{xix} siècle et au début du ^{xx} siècle, en Australie, les anthropologues et les fonctionnaires coloniaux récoltèrent de nombreux ossements anciens d'Aborigènes australiens destinés à l'étude des différentes cultures et servant de base aux recherches sur la notion de supériorité raciale que le darwinisme social alimentait. Des milliers d'ossements se retrouvèrent ainsi dans des collections privées, des musées et des institutions scientifiques à travers le monde ainsi que dans les principaux musées d'histoire naturelle d'Australie. Dès les années 1960, les aborigènes demandèrent que les restes de leurs ancêtres leurs soient restitués afin qu'ils puissent être inhumés dans leur pays ; le retour de ces restes est un élément important du processus de réconciliation en Australie.

« 1 500 tableaux saisis par les nazis retrouvés »

Une collection privée de 1 500 tableaux saisis par les nazis, comprenant des œuvres de Pablo Picasso et Henri Matisse, a été retrouvée en Allemagne. Selon le magazine Focus, les enquêteurs des services douaniers auraient trouvé ces peintures il y a plus de deux ans dans l'appartement poussiéreux et encombré d'un homme de 80 ans, mais cela avait été gardé confidentiel à l'époque. Pendant les 12 années qu'ils ont passées au pouvoir, les nazis saisirent de nombreuses œuvres d'art et certaines n'ont toujours pas été retrouvées. Alors que certaines ont sans doute été détruites lors des bombardements, d'autres objets sont probablement entre les mains de propriétaires privées. Focus estime la valeur de la saisie à un milliard d'euros (1,45 milliard de dollars). Les tableaux appartenaient à des collectionneurs juifs qui furent obligés de les vendre pour une somme dérisoire avant l'Holocauste ou furent retirés de galeries par la censure nazie qui jugeait les œuvres « dégénérées ». Selon la loi allemande, la plupart des ventes d'œuvres d'art datant de l'époque nazie sont annulées et les héritiers des propriétaires originels des œuvres peuvent réclamer ces dernières. »

Figure 4.2 Restituer le patrimoine mobilier volé (et traduction de l'article)

Source : Sydney Morning Herald, 5 novembre 2013

Parce que les Aborigènes sont largement impliqués dans la gestion des parcs nationaux en Australie, il n'est pas rare que ces ossements soient rapatriés dans un parc. Par exemple, en septembre 2005, le gouvernement de la Nouvelle-Galles-du-Sud annonça la création, dans divers parcs et réserves, de sept nouveaux sites de ré-inhumation de restes aborigènes, leur accordant à cette occasion un statut de protection supplémentaire avec le « *New South Wales National Parks and Wildlife Act 1974* » (Truscott, 2006).

L'élevage et la transhumance

La transhumance est une pratique ancienne décrivant les déplacements saisonniers d'éleveurs et de leurs animaux afin de trouver de l'eau et des pâturages. L'accès aux terres et à l'eau des endroits vers lesquels les hommes et les bêtes se déplacent est essentiel au maintien des traditions culturelles des éleveurs. On peut citer en exemple les Massai et leur bétail au Kenya et le peuple same et ses troupeaux de rennes dans la région arctique (étude de cas 4.5). Certaines aires protégées, telles que le bien du patrimoine mondial de la région de Laponie dans le nord de la Suède, aident à maintenir les traditions culturelles de la transhumance (Verlag Wolfgang Kunth GmbH & Co., 2010:15). Les plantes et animaux d'importance culturelle sont abordés plus loin dans ce chapitre.

Le patrimoine subaquatique

La convention de l'Unesco sur la protection du patrimoine culturel subaquatique définit ainsi ce patrimoine : « toutes les traces d'existence humaine présentant un caractère culturel, historique ou archéologique, qui sont immergées, partiellement ou totalement, périodiquement ou en permanence, depuis 100 ans au moins » (Unesco, 2001). La convention a été ratifiée par 20 pays.

Les hommes ont évolué en relation étroite avec l'environnement marin et ont longtemps vécu sur les littoraux. Ainsi, une importante part de l'histoire du développement de l'humanité s'est déroulée dans des zones désormais submergées en raison de l'augmentation du niveau de la mer depuis la fin de la dernière ère glaciaire. La richesse du patrimoine culturel subaquatique est souvent sous-estimée, car elle est difficilement visible et sa description et son évaluation nécessitent des techniques spécialisées. L'océan offre d'excellentes conditions de conservation et de nombreuses épaves et ruines de villes et de bâtiments sont mieux préservées sous l'eau que des sites similaires sur terre. L'eau protège le patrimoine subaquatique depuis des siècles, mais notre capacité à comprendre et à étudier ce patrimoine est relativement récente. Elle est liée à l'évolution des techniques de plongée. L'amélioration de ces techniques a rendu le

patrimoine culturel subaquatique plus accessible, mais aussi de plus en plus vulnérable face aux détériorations et au pillage.

Le patrimoine culturel subaquatique est extrêmement riche et varié. On estime que plus de trois millions d'épaves reposent sur les fonds océaniques de la planète. Elles incluent notamment les remarquables navires de l'Armada espagnole, le Titanic et les vaisseaux de Christophe Colomb, la flotte de Kublai Khan et des épaves de navires néerlandais, y compris le Batavia, au large de la côte ouest de l'Australie. Les épaves peuvent fournir des informations historiques précieuses. Figées

Femmes de l'île de Tikopia située dans l'océan Pacifique, 11e festival des Arts du Pacifique, Honiara, îles Salomon

Source : S. Feary

hors du temps, elles nous offrent un aperçu de la vie à bord au moment du naufrage et fournissent également des indications sur le commerce et les échanges culturels qui existaient entre les peuples (UNESCO, 2001). On trouve toutes sortes de sites sous-marins, y compris les ruines du phare d'Alexandrie et du palais de Cléopâtre (Égypte), une partie de l'ancienne Carthage (Tunisie) et les vestiges de Port-Royal en Jamaïque, détruit par un tremblement de terre en 1692. Le patrimoine culturel subaquatique inclut aussi des paysages entiers

et des grottes ornées de peintures rupestres se trouvant maintenant au fond de la mer (Intergovernmental Oceanographic Commission, 2014).

Le patrimoine subaquatique concerne également les aires protégées, y compris les aires marines protégées et les aires terrestres protégées ayant une composante marine, telles que les aires côtières et insulaires protégées. Cependant, dans de nombreux pays, l'inventaire complet de l'héritage culturel des aires marines protégées reste encore à faire.

Les sites préhistoriques immergés

En plus de ceux liés à des naufrages, on trouve de nombreux objets archéologiques très divers sous l'eau. L'importance des données issues de ces sites recouverts suite à la montée du niveau de la mer n'est cependant clairement reconnue que depuis une décennie. Ce paysage noyé conserve des archives sédimentaires précieuses gardant la trace des changements environnementaux et climatiques de long terme, mais aussi des vestiges archéologiques dont la découverte permet d'étudier la réponse adaptative des hommes face à l'évolution rapide de leur environnement.

Avec l'intensification des activités commerciales menées dans les grands fonds et les avancées des techniques de recherche, le nombre d'éléments archéologiques collectés augmente rapidement (étude de cas 4.6). Mais en parallèle les risques de destruction augmentent aussi. En réponse à cela, la Commission européenne a lancé et financé le programme Spalshcos (Submerged Prehistoric Archaeology and Landscapes of the Continental Shelf), un programme de recherche quadriennal (2009-2013). Il a pour objectif de réunir des archéologues, des géoscientifiques marins, des organismes en charge de la gestion du patrimoine et des organisations industrielles et commerciales intéressées par la recherche, la gestion et la préservation des informations archéologique et paléoclimatique que contiennent les paysages préhistoriques immergés du plateau continental européen et de partager ces informations avec un public élargi (Splashcos, 2014).

La conservation in situ

Le patrimoine culturel subaquatique et son histoire sont fascinants en raison du mystère qui les entoure. Des initiatives récentes permettent aux visiteurs de voir ce patrimoine *in situ* tout en assurant la protection du site original (étude de cas 4.7).

Le patrimoine immatériel

Le fait que le patrimoine culturel ne soit pas seulement matériel, mais puisse également être immatériel a été reconnu relativement tard dans le monde de la protection

Étude de cas 4.8 Le mont Kailash : une montagne sacrée

Le mont Kailash, situé au Tibet, est la montagne « la plus sacrée du monde » pour près d'un milliard de personnes en Asie. Ce célèbre pic enneigé, situé au nord de la chaîne himalayenne à l'ouest du Tibet, est l'un des lieux de pèlerinage les plus importants pour les hindous, les bouddhistes, les jains et les bönpos (pré-bouddhistes) et attire des pèlerins d'Inde, du Népal, de Mongolie, du Tibet,

du Japon, de Chine, d'Asie du Sud-Est et d'autres régions du monde. On dit que l'eau qui court sur les pentes du mont Kailash forme ensuite le lac Manasarovar d'où partent quatre grands fleuves d'Asie : l'Indus, le Brahmapoutre, le Karnali et le Sutlej. C'est le lac le plus sacré du monde pour la plupart des hindous.

Mont Kailash, Tibet

Source : © Edwin Bernbaum

du patrimoine. Cependant, depuis son adoption en 2003, la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel a été ratifiée rapidement et moins de dix ans plus tard elle comptait plus de 150 États parties. Elle est désormais le principal cadre international de gestion du patrimoine immatériel.

La convention définit le patrimoine culturel immatériel ainsi :

« les pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire - ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés - que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel. Ce patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les

communautés et groupes en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire, et leur procure un sentiment d'identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine » (UNESCO, 2003:2).

Le patrimoine culturel immatériel se manifeste sous plusieurs formes :

- les traditions et expressions orales, y compris la langue ;
- les arts du spectacle ;
- les pratiques sociales, les rituels et les événements festifs ;
- les connaissances et pratiques relatives à la nature et à l'univers (y compris les connaissances ethnobotaniques) ; et
- les savoir-faire liés à l'artisanat traditionnel (UNESCO, 2003).

L'Unesco a récemment ajouté à sa liste de « patrimoine culturel immatériel » la tradition culinaire japonaise *washoku*, la préparation du *kimchi* coréen et l'utilisation de l'abaque en Chine.

Une grande partie de ce patrimoine immatériel est liée à des lieux ; par exemple, les endroits où les ressources ont été collectées pour l'artisanat traditionnel ou pour la nourriture, les lieux de rituels ou d'activité sociale ou cérémonielle et les routes et lieux d'activité particuliers. Avoir des liens continus avec ces lieux peut être important dans la culture de groupes très divers allant des peuples autochtones aux pique-niqueurs.

Il peut s'avérer difficile d'identifier et de protéger le patrimoine immatériel existant dans des aires protégées. Le patrimoine immatériel est un bien intellectuel partagé par un groupe social et contribuant souvent à lier ce groupe ; il est presque toujours partagé par voie orale, au niveau communautaire, familial et individuel. Des processus efficaces de consultation avec les détenteurs du savoir traditionnel sont donc essentiels pour que le patrimoine immatériel puisse être pris en considération dans les méthodes de gestion des aires protégées, lors de la préparation d'un plan de gestion

Étude de cas 4.9 L'importance des aires protégées pour les nouveaux migrants

Alors que la mondialisation et le transport aérien offrent aux gens la possibilité de se déplacer partout dans le monde, les citoyens de régions en proie à la guerre n'ont parfois pas d'autre choix que de fuir vers des pays qui acceptent les réfugiés. Une récente étude sur les nouveaux migrants de Sydney, la plus grande ville d'Australie, met en évidence le rôle important que jouent les aires protégées pour stabiliser la vie des peuples déplacés et traumatisés.

Byrne et Goodall (2013) ont montré que la pratique du « place-making » consistant à rendre des espaces vivables en y transférant ses propres modes de vie est particulièrement importante pour les migrants. En interviewant et en observant les migrants récemment arrivés du Vietnam et du Moyen-Orient se rendant dans le Georges River National Park, à Sydney, les chercheurs constatèrent que les pique-niques dans le parc national situé à proximité des banlieues où ils vivaient permettaient aux migrants de maintenir et d'étendre leurs liens sociaux tout en se familiarisant avec l'environnement naturel australien. Les pique-niques avaient généralement lieu à des endroits précis du parc et ces espaces devinrent un point d'ancrage pour les nouveaux migrants. Ces rencontres ne sont pas tant une affaire d'origine ethnique, mais plutôt de mal du pays, d'identité commune et un moyen de partager son expérience d'étranger dans une nouvelle ville (Byrne et Goodall, 2013).

Les parcs nationaux attirent les nouveaux migrants

notamment parce qu'ils constituent un espace qui n'est pas « fixe » ou « contraint » de la même manière que l'espace urbain. Les aires protégées comme les parcs nationaux sont des espaces relativement peu structurés et surveillés et sont beaucoup plus ouverts et moins contraignants que la plupart des espaces publics construits dans les villes. Lors de ces pique-niques, des associations sont nouées entre un lieu et les expériences sociales qui y sont vécues. Une activité à un endroit donné, surtout si elle est répétée régulièrement au fil du temps, crée un lieu culturel à partir d'un espace naturel. Ces liens formés avec l'environnement naturel jouent un rôle dans la décision des migrants de s'installer sur des terres inconnues. Ils évoquent aussi des souvenirs d'activités que ces migrants avaient dans leurs pays d'origine et créent une connectivité sociale transfrontalière appelée « transnationalisme ». Ainsi, certains villages dans des pays tels que le Liban et la Chine sont maintenant plus intimement liés aux banlieues de Sydney qu'ils ne le sont à d'autres centres de population au Liban ou en Chine.

Il faut qu'un sentiment d'appropriation de l'aire protégée se crée, via le « place-making », afin que se développe un sentiment de responsabilité envers cet espace. La reconnaissance de ce processus par les gestionnaires des aires protégées est essentielle afin de promouvoir le sens des responsabilités de ces visiteurs, qui représentent une proportion croissante de la population sur laquelle les parcs nationaux comptent pour obtenir du soutien.

par exemple (voir chapitre 13). Protéger le patrimoine culturel immatériel passe souvent par la transformation d'informations orales en documents écrits. Lors de la transcription de ces informations, il est important de maintenir la confidentialité de certaines informations ne pouvant pas être divulguées au grand public pour des raisons culturelles et de protéger les droits de propriété intellectuelle.

Dans la section ci-dessous, nous identifions et discutons d'aspects naturels associés au patrimoine immatériel ou découlant de celui-ci. Le patrimoine immatériel est souvent lié à un lieu tangible, un rocher, une montagne, une vue ou un emplacement particulier, mais les relations humaines avec ces éléments sont intangibles : une croyance, une coutume, une histoire ou une émotion profonde. Alors que ce lien entre le matériel et l'immatériel peut être conceptuellement complexe, son application est souvent très simple. Cette section identifie plusieurs catégories de patrimoine matériel et immatériel liés. Ces catégories se recoupent parfois, mais restent un outil utile pour la reconnaissance du patrimoine immatériel.

La nature comme patrimoine culturel

« Pour les San du sud du Kalahari, chaque arbre et de nombreux autres sites physiques font partie de leur patrimoine immatériel, car leur histoire est associée à ces sites à travers des noms, des récits et des chansons » (South African San Institute, 2014).

Les sites sacrés

L'expression « site sacré » peut faire référence à des environnements naturels et bâtis ; dans cette section cependant nous nous focaliserons sur les sites naturels sacrés. Un site naturel sacré est un emplacement naturel identifié par une caractéristique particulière ou une grande superficie de terres ou d'eau ayant une signification spirituelle ou religieuse propre à certains peuples ou communautés (Oviedo et Jeanrenaud, 2007 ; Wild et McLeod, 2008) (étude de cas 4.8).

Presque tous les éléments naturels et toutes les combinaisons d'éléments naturels peuvent avoir une valeur sacrée, y compris :

- les marqueurs géologiques : rochers, grottes, falaises, tertres, collines et montagnes ;
- les sites liés à l'eau : sources, puits, étangs, lacs, ruisseaux, rivières, eaux côtières et glaciers ;

Encadré 4.3 La nature sauvage, un lieu de haute importance culturelle

Les zones de nature sauvage (catégorie Ib de l'UICN) sont des espaces moins modifiés par l'homme que les aires protégées appartenant aux autres catégories de l'UICN (voir chapitres 2 et 8). On pourrait dire qu'il s'agit des aires protégées les plus « socialement construites » et elles ont été, ces dernières années, la cible de nombreuses controverses. Beaucoup ont critiqué le fait qu'elles excluaient l'homme de la nature et méprisent ainsi les cultures dont les religions et visions du monde sont profondément liées à l'environnement naturel. Cela est d'autant plus étrange que les zones de nature sauvage couvrent souvent des terres qui portent la trace, discrète ou évidente, de la présence de l'homme, allant de peintures rupestres à des sites historiques d'exploitation minière, traces d'anciens sentiers, huttes et sites de récolte du bois.

Les États-Unis furent le premier pays à définir juridiquement et désigner des zones de nature sauvage, ce qui témoigne du changement de perception des Américains à l'égard des zones naturelles : d'un lieu qu'il fallait craindre elles sont devenues un lieu à vénérer. Un colon déclara, dans les années 1600 « la nature sauvage est un endroit sombre et lugubre où errent toutes sortes de bêtes sauvages vives » (Wilderness.net, 2014). Dans les sociétés de colons, comme en Australie et en Amérique du Nord, la lutte pour défricher et cultiver les terres naturelles était une manière de civiliser les endroits sauvages. En contraste avec cet idéal utilitaire, trois siècles plus tard, un auteur américain déclara que la nature sauvage était « l'ultime source de bien-être, terrestre et humain » (Wilderness.net, 2014). Par la suite, les pays du monde entier créèrent des aires protégées selon le modèle du Wilderness Act américain de 1964.

L'expression « nature sauvage » peut avoir des significations différentes selon les personnes qui l'emploient. L'écrivain et critique littéraire Samuel Johnson définit, au XVIII^e siècle, la nature sauvage comme « un espace de solitude et de sauvagerie » (Ransom, 1991:19). Elle peut également être décrite par rapport à l'identité nationale :

« [Un] espace constitué de terres sauvages s'étendant au-delà des frontières (...), qui a participé au développement de notre nation et façonné le caractère de ses habitants. La nature sauvage est rare et est un lieu sauvage où l'on peut s'isoler de la civilisation, renouer avec la Terre, trouver de l'apaisement et comprendre le vrai sens et l'importance des choses. » (Wilderness.net, 2014)

Il existe aussi des équivalents urbains « domptés » de nature sauvage tels que les parcs des grandes villes et

Cheminée de la mine de cuivre abandonnée de Tolwong, zone de nature sauvage d'Ettrema, parc national de Morton, Australie

Source : S. Feary

quelques éléments naturels isolés (Ransom, 1991:18).

Quel que soit le degré de leur caractère « sauvage », les zones de nature sauvage contribuent au bien-être social et à l'équilibre de l'homme, au moins dans le monde occidental. Les avantages qu'offrent ces espaces, aussi divers que les zones elles-mêmes, sont très importants. Le concept reste contesté lors des débats portant sur la fracture nature-culture, mais on ne peut nier que ces espaces sont devenus des lieux profondément spirituels pour les randonneurs extrêmes, les artistes et les poètes aux prises avec un monde occidental urbanisé.

Étude de cas 4.10 Les interactions entre les hommes et les dauphins

Les dauphins sont des mammifères marins sauvages auxquels de nombreuses personnes se sentent émotionnellement attachées. Il existe de nombreux livres et sites Internet prônant l'existence d'une affinité très forte, quasi spirituelle, entre les humains et les dauphins. Cela inclut des histoires de dauphins sauvant des gens de la noyade ou les protégeant des dangers de la mer ; par exemple, un internaute raconte qu'il a été sauvé d'une attaque de requin par des dauphins dans la baie de

Monterey, en Californie. Certains croient que les dauphins sont nos guides et protecteurs, des guérisseurs et qu'ils créent un sentiment de paix, d'harmonie, d'acceptation générale et de bien-être (Psychic Universe, 2014). À l'ouest de l'Australie, des milliers de personnes se rendent en masse dans l'aire de Shark Bay, classée au Patrimoine mondial, pour visiter Monkey Mia, l'un des rares endroits où il est possible d'interagir avec des dauphins quasiment apprivoisés dans leur environnement naturel.

Étude de cas 4.11 Protéger les races traditionnelles de bétail

Dans le parc national d'Hortobágy, à l'est de la Hongrie, les formes traditionnelles d'utilisation des terres perdurent. Le paysage actuel de ce parc a été façonné par une culture pastorale qui a évolué au fil des siècles, créant des styles uniques de vêtements, d'architecture et de soins apportés aux animaux. Parmi les animaux qui paissent sur cette plaine herbeuse, qui est la plus grande d'Europe, on trouve une race bovine historique : le bœuf gris de Hongrie (*Bos primigenius taurus Hungaricus*), qui fut un temps menacé d'extinction. Race la plus imposante de la Hongrie, le bœuf gris a joué un rôle important dans l'agriculture hongroise du Moyen Âge au début du xx^e siècle. On l'élevait pour

les marchés des pays occidentaux, mais aussi pour servir d'animal de trait. Les individus présents dans le parc national de Hortobágy préservent le paysage culturel, constituent une banque de gènes et assurent la protection des connaissances traditionnelles associées à leur élevage (Puszta.com, 2014). En 1993, la Puszta hongroise fut inscrite au patrimoine mondial en tant que paysage culturel façonné par une société pastorale qui maintient intactes et visibles les traces de l'utilisation traditionnelle de l'environnement depuis plus de deux millénaires et qui est un exemple d'interaction harmonieuse entre l'homme et la nature (UNESCO, 2014e).

- les arbres : arbres et plantes individuels, parties d'arbres, bosquets et forêts ;
- les prairies : prés ; ou
- les paysages : paysages entiers ou éléments de paysages (vallées, montagnes).

On trouve parfois dans les sites naturels sacrés des éléments d'origine humaine menaçant de prendre le dessus sur le caractère naturel des sites. Cela peut même arriver dans les cas où la nature fait partie de la tradition et de l'éthique religieuse d'un peuple. Cette tendance est notamment illustrée par l'« hindouisation » ou « bouddhisisation » de certains sites naturels sacrés de religions autochtones où un élément naturel est remplacé par un temple dédié à un dieu comme si la divinité autochtone était « apprivoisée » (Studley, 2010).

Pour de nombreux peuples autochtones et pour certaines religions, l'intégralité de la nature et même de la planète sont considérées comme sacrées. La nature est perçue dans un sens général, comme le berceau d'un lieu sacré et la conservation n'a donc pas nécessairement un motif scientifique, bien que l'étude récente de plus de 100 sites

en Afrique et en Asie tend à montrer que de nombreux sites naturels sacrés ont une grande importance pour la conservation de la biodiversité (Dudley et al., 2010).

Les sites naturels sacrés existent dans presque tous les pays et peuvent être considérés comme un phénomène universel. Dans certains pays, ils sont très fréquents et leurs caractéristiques varient largement. Beaucoup sont anciens et peuvent être considérés comme des « aires protégées ancestrales », tandis que d'autres ont des origines plus récentes. Comme tout phénomène culturel, ils ne sont pas figés et certains sont encore en train de se créer. Beaucoup sont, cependant, en train de disparaître, très rapidement dans certaines zones. Dans la province du Yunnan en Chine du Sud-ouest, les collines saintes de la préfecture autonome dai de Xishuangbanna ont perdu 90 % de leurs forêts sacrées en raison de l'exploitation forestière (Shengii, 2010).

Les valeurs des sites naturels sacrés et leurs significations culturelles sont invisibles et inconnues tant que les récits et les croyances associées à ces lieux ne sont pas racontés. Ainsi, les sites naturels sacrés sont indissociables des connaissances traditionnelles et donc des peuples qui détiennent ces connaissances. Au cours des deux dernières

Étude de cas 4.12 Protéger la diversité des pommes de terre

Sur les hauts plateaux péruviens, six communautés du peuple Quechua ont créé le « Parque de la Papa » (« Parc de la pomme de terre ») afin de protéger 1 200 variétés de pommes de terre poussant sur plus de 8 500 hectares de terres municipales et se trouvant également naturellement dans les Andes. Il s'agit du projet pilote du

réseau des paysages protégés de la Ruta Sagrada del Condor-Wiracocha qui cherche à préserver l'agriculture traditionnelle dans sept pays de la région andine préhispanique allant du Venezuela au Chili (Sarmiento et al., 2005).

Femmes vendant des pommes de terre au marché, Pérou

Source : S. Feary

décennies, les mouvements de conservation ont davantage engagé le dialogue avec les gardiens de sites naturels sacrés. Parmi ces gardiens, certains souhaitent même acquérir de plus amples connaissances des sciences naturelles qui sont à la base de la gestion du site.

Les lieux sociaux

Par souci de clarté, on distingue dans ce livre les lieux sociaux des sites sacrés, bien que la limite entre les deux soit floue. Alors que la connaissance des sites sacrés est souvent un privilège transmis à certaines personnes selon des rites spécifiques, les lieux sociaux, eux, ont une signification pour l'ensemble d'une communauté (étude de cas 4.9) ou même d'une nation. Cette valeur collective résulte d'un fort attachement émotionnel lié à une utilisation historique ou religieuse, à un événement particulier ou encore à une caractéristique naturelle. Partout dans le monde, les gens créent, mentalement ou physiquement, leurs propres lieux sociaux. Cela ne concerne pas uniquement les communautés autochtones, mais aussi les sociétés de colons, les groupes ethniques minoritaires et les groupes transnationaux tels que les réfugiés qui arrivent en Australie après avoir fui certains pays du Moyen-Orient déchirés par la guerre.

Les aires protégées sont des lieux sociaux, parfois dans leur intégralité ou d'autres fois en raison de certains lieux ou caractéristiques spécifiques que l'on y trouve. Les aires protégées elles-mêmes ainsi que l'utilisation de la science pour déterminer leurs emplacements, leurs tailles et leurs types de gestion font tout autant partie du patrimoine culturel de la société contemporaine que les bois sacrés et sites tabous des sociétés indigènes et tribales ; ils le font simplement de manières différentes. Les systèmes d'aires protégées, en plus de constituer une réponse politique à l'impact croissant des activités humaines sur l'environnement, reflètent donc l'attachement émotionnel des sociétés à leur environnement naturel (encadré 4.3).

Le fait que certains lieux soient importants aux yeux d'une communauté pour des raisons sociales (par opposition à des raisons utilitaires) fut un argument important des débats qui eurent lieu dans les années 1980 sur le développement durable. Ces discussions menèrent à la création d'une approche basée sur trois piliers et considérant que la dimension sociale du développement devait avoir la même importance que les dimensions environnementale et économique (WCED, 1987). Les discours de développement durable émergèrent avec les violentes animosités liées aux conséquences de

Étude de cas 4.13 La réserve de biosphère du papillon monarque

En 2008, la réserve de biosphère du papillon monarque, au Mexique, fut inscrite sur la Liste du patrimoine mondial selon le critère (vii) (valeur esthétique). Cette aire protégée et site du patrimoine mondial accueille pour la période d'hivernage les nombreux papillons monarques qui migrent de l'est des Rocheuses jusqu'au centre du Mexique, 4 000 kilomètres plus au sud. L'évaluation du site par l'UICN conclut que la concentration de papillons monarques (*Danaus plexippus*) est un phénomène naturel

exceptionnel correspondant au critère (vii). La migration du papillon monarque est un très bon exemple de migration aller et retour d'insectes et les millions de papillons qui y participent parcourent une distance aussi longue, voire plus longue que la distance parcourue par toute autre migration d'insectes. De toutes les migrations d'insectes, aucune n'est comparable à celle du papillon monarque quant à sa durée, sa régularité, sa singularité et sa visibilité (Mitchell, 2013).

l'exploitation forestière sur les populations pauvres des pays en développement ; ils eurent ensuite des conséquences profondes sur la participation des communautés à la gestion des ressources naturelles et notamment la gestion des aires protégées.

Johnston (1992) définit plusieurs attributs propres aux lieux sociaux. Ce sont des espaces :

- de connexions spirituelles et traditionnelles passées et présentes (sites sacrés) ;
- qui créent un certain attachement entre le passé et le présent, mais peuvent faire abstraction d'événements pour lesquels nous n'avons pas d'affection – par exemple : l'Holocauste, le génocide au cours de l'histoire coloniale, l'esclavage ;
- qui servent d'ancrage à l'identité et à la conscience d'une communauté, bien que cela n'inclue pas nécessairement toute la communauté ;
- qui, en temps normal, sont visibles quotidiennement par la communauté, mais peuvent aussi englober des lieux sans caractéristique visible ;
- pour lesquels la communauté perçoit initialement une fonctionnalité puis développe un profond attachement qui va au-delà de l'utilité, qui peut être physique ou associé à un lieu ;
- qui déterminent les comportements et attitudes de la communauté ;
- accessibles au public, utilisables plusieurs fois et avec lesquels certains ont une connexion permanente ;
- où les gens se rencontrent et se réunissent en tant que communauté.

L'attachement des hommes au monde naturel est source de nombreux conflits et débats sur la gestion des aires protégées, en particulier en ce qui concerne l'accès et l'utilisation des ressources. Lorsque l'on promeut le développement d'activités de loisirs au sein des aires protégées, il est important de prévoir des réponses adaptées en matière de gestion afin de protéger ces

espaces contre la dégradation environnementale qui pourrait en découler et, dans certains cas, cela signifie l'exclusion de certaines activités humaines (chapitre 23).

Malgré les justifications solides sur lesquelles se fonde une telle exclusion, lorsque les visiteurs ne sont plus en mesure de camper là où ils campent depuis des générations, lorsque les pasteurs ne peuvent plus faire paître leur bétail ou lorsque les gens ne peuvent plus ramasser du bois ou pêcher des poissons, la peine et la colère qui s'ensuivent sont le reflet de leur attachement social aux lieux et aux objets qui leur sont chers.

Les animaux et plantes d'importance culturelle

L'histoire des hommes se caractérise par la nature de leurs relations avec les plantes et avec les animaux. En ce sens, toutes les plantes et tous les animaux ont une importance culturelle (Willow, 2011). De nombreuses espèces de plantes et d'animaux et leurs signatures génétiques ont une signification particulière pour différentes cultures à travers le monde, dans le cadre des cérémonies par exemple. La relation entre les humains et les plantes et animaux est particulièrement importante dans les religions animistes ou indigènes, dans lesquelles les plantes et les animaux peuvent être vus comme des « esprits » imprégnés de significations spirituelles liant les hommes avec la nature ; cette relation forme la base de la vision du monde de nombreuses cultures autochtones.

Une espèce culturelle est une espèce à laquelle sont associées de profondes valeurs culturelles. Certains animaux sont sacrés et jamais consommés, tels que les vaches dans l'hindouisme. D'autres ont à la fois une fonction rituelle et utilitaire, tels que le porc en Mélanésie et le bétail des Masāi au Kenya, tandis que d'autres encore ont un statut particulier aux yeux des hommes tels que le montre l'attachement quasi-spirituel que la société occidentale a développé pour les cétacés grâce au mouvement « New Age » (étude de cas 4.10). De tels attachements sont positifs, car ils permettent d'obtenir le soutien du public pour la protection des espèces concernées, mais ne touche malheureusement pas les

créatures moins « charismatiques », telles que les geckos sans pattes d'Australie (*Aprasia* sp.) ou le thon rouge du Sud (*Thunnus* sp.), qui ont pourtant tout autant besoin d'être protégées.

De nombreuses espèces végétales sont aussi importantes culturellement. L'igname (*Dioscorea* sp.) sauvage et cultivée est l'un des produits les plus importants pour les peuples du Pacifique et a une grande valeur utilitaire et symbolique. Il est largement utilisé dans les cérémonies religieuses et l'on prête à certaines variétés des propriétés magiques. Les événements liés au cycle agricole de l'igname sont largement célébrés (Alexander et Coursey, 1969).

Les aires protégées, en particulier celles habitées par l'homme, ont un rôle très important à jouer dans la conservation de la biodiversité agricole (Amend et al., 2008). Les aires protégées peuvent préserver la faune et la flore domestiques d'intérêt culturel de plusieurs manières, notamment :

- en protégeant les éléments archéologiques et historiques illustrant l'importance de certaines espèces. Par exemple, des peintures, sculptures et figurines représentant les relations entre les hommes et les animaux ;
- en protégeant une espèce et sa formule génétique, et notamment les races domestiques anciennes menacées d'extinction (études de cas 4.11 et 4.12) ; ou
- en protégeant les savoirs traditionnels (patrimoine immatériel) qui accordent une valeur culturelle à l'espèce. Pendant des générations, les bergers et les nomades ont utilisé leur savoir culturel et technique pour faire évoluer certaines espèces afin d'augmenter leur production, mais cela est reconnu depuis peu seulement. Les savoirs autochtones en matière d'élevage sont constitués de divers concepts et pratiques utilisés par les éleveurs afin d'influencer la composition génétique de leurs troupeaux (Köhler-Rollefson, 2014).

Les beaux sites

Le lien entre la beauté ou l'attrait esthétique et les aires protégées est très affirmé : « l'expérience esthétique de la nature a été et est encore un facteur extrêmement important dans la protection et la préservation des milieux naturels [et] cette relation entre l'appréciation esthétique et l'environnementalisme jouit d'une longue et intéressante histoire » (Carlson, 2010:290).

La beauté est une combinaison de qualités qui flatte les sens esthétiques des êtres humains, en particulier la vue. La création des premiers parcs nationaux fut motivée par la volonté d'offrir au public la possibilité de découvrir des endroits pittoresques et de beaux paysages. De même, la protection de la vallée de Yosemite au milieu du XIX^e siècle (puis d'autres cas similaires dans le monde) fut principalement fondée sur la valeur pittoresque du site (Mitchell, 2013). Protéger la qualité esthétique d'un site est souvent un des objectifs d'une aire protégée ; en Chine, par exemple, c'est l'objectif premier de nombreux parcs nationaux (Wang et al., 2012).

La destruction et la dégradation de la beauté des paysages est une préoccupation qui augmente rapidement dans de nombreux pays depuis le milieu du XX^e siècle (Selman et Swanwick, 2010). Reconnaisant la relation étroite qui existe entre l'attrait esthétique et les caractéristiques d'un paysage, la Convention du patrimoine mondial de 1972 définit le « patrimoine naturel » ainsi :

- les monuments naturels constitués par des formations physiques et biologiques ou par des groupes de telles formations qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue esthétique ou scientifique ;
- les sites naturels ou les zones naturelles strictement délimitées qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de la science, de la conservation ou de la beauté naturelle (UNESCO, 1972).

Selon le critère naturel (vii), dans les *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*, les beaux sites doivent présenter « des phénomènes naturels remarquables ou des aires d'une beauté naturelle et d'une importance esthétique exceptionnelles » (UNESCO, 2013:21). Ainsi, la convention et le critère (vii) présentent tous deux la valeur esthétique et la beauté d'un site comme des qualités intrinsèques ou inhérentes au monde naturel. Ceci contraste avec le point de vue de chercheurs en sciences sociales qui considèrent l'attrait esthétique des paysages comme une expérience sensorielle humaine subjective (Mitchell, 2013). On adopte généralement une position intermédiaire considérant les concepts de beauté et d'esthétique comme une combinaison de caractéristiques naturelles et de perception humaine (étude de cas 4.13).

Les qualités ou les valeurs esthétiques ne se limitent pas au sens visuel. Le comité national australien de l'Icomos définit la valeur esthétique comme un ensemble de réponses sensorielles humaines à des caractéristiques telles que la forme, la couleur, l'étendue, la texture et

la matière, ainsi que les odeurs et les sons associés à un endroit et à son utilisation (Australia Icomos, 2000). Cette interprétation s'applique à la fois à l'environnement bâti et aux espaces naturels. Les hommes ont souvent une réaction viscérale (c'est-à-dire qui donne un sens) quand ils se trouvent dans des endroits d'une beauté exceptionnelle et revêtant un fort attrait esthétique, ce qui démontre l'importance du facteur psychologique en matière d'esthétique.

Une étude récente de l'UICN sur l'application du critère (vii) relève qu'il existe actuellement 133 biens inscrits sur la liste du patrimoine mondial sur la base de ce critère, et qu'une majorité d'entre eux se situe dans des aires protégées (Mitchell, 2013). L'étude révèle également des incohérences temporelles dans l'application du critère et évoque la difficulté à trouver des méthodes objectives d'évaluation d'une « beauté naturelle et importance esthétique exceptionnelles ».

Dans son évaluation du Parc national du mont Sanqingshan, en Chine, l'UICN estime que ce dernier répond au critère (vii) parce que : « les remarquables formations rocheuses granitiques du mont Sanqingshan, associées à des forêts diverses, à des panoramas distants et rapprochés et à des effets météorologiques étonnants créent un paysage d'une qualité esthétique exceptionnelle [et que] l'aspect le plus remarquable est la concentration de colonnes et de pics aux formes fantastiques » (Mitchell, 2013:20).

L'esthétique est un sujet délicat et nous abordons ici certains de ses aspects les plus pertinents, y compris l'habitude, l'accessibilité, la connaissance et le bien-être. L'habitude fait référence à l'attachement et aux connexions que les hommes développent envers les paysages et le sentiment de perte qui peut découler de modifications de paysages familiers (Itami, 1993). Par exemple, la nouvelle passerelle suspendue au-dessus d'un glacier dans le parc national de Jasper est une merveille architecturale, mais également une source de controverse, car elle dérange ceux qui aspirent à la préservation du caractère naturel des parcs.

L'habitude acquise vis-à-vis d'un lieu peut mener certains à en affectionner les paysages (Itami, 1993). Accroître les connaissances du public sur ces paysages grâce à l'éducation peut alors augmenter la valeur qu'ils accordent à ces paysages. On comprend ainsi l'importance et la popularité des films documentaires sur la nature et des programmes éducatifs organisés dans les aires protégées pendant les vacances scolaires.

Une abondante littérature démontre les avantages, pour les hommes, du contact avec la nature, comme cherche à le montrer l'approche « Healthy Parks, Healthy People » (« Des parcs sains, des hommes sains ») adoptée par de nombreux organismes de gestion d'aires protégées dans le monde. Le sentiment de bien-être peut être interprété dans le sens esthétique. Par exemple, emmener des jeunes connaissant diverses difficultés « en brousse » est une technique thérapeutique qui a prouvé son efficacité. En Australie, la Commission royale d'enquête sur les décès d'aborigènes en détention de 1991 encourage les programmes de promotion du retour des aborigènes vers leurs terres par leur implication dans la gestion du territoire afin d'améliorer les conditions de santé et le bien-être de la communauté (Government of Australia et Johnston, 1991). Ceci fut un facteur important du développement des accords de co-gestion des parcs nationaux dans de nombreux états et territoires australiens.

Les paysages où se mêlent nature et culture (paysages bioculturels/culturels)

Quand la nature et la culture co-évoluent

Nous avons précédemment évoqué la manière dont la notion de patrimoine est apparue dans le mode de pensée occidental dont la longue histoire est marquée par la séparation entre nature et culture, vus comme deux éléments distincts du même paysage. Cette séparation est inscrite, par exemple, dans les *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial* (UNESCO, 2013), qui reconnaissent l'existence de sites naturels, culturels ou mixtes. L'histoire des aires protégées, qui est aussi un concept né en occident, a longtemps étudié la nature et la culture séparément. Or cette séparation est difficile à maintenir lorsqu'on examine de près la réalité de la vie des gens et leur relation avec l'environnement.

La séparation entre nature et culture est une caractéristique propre à la pensée occidentale et non la manière dont toutes les autres cultures voient le monde. Par exemple, de nos jours, pour les aborigènes australiens le concept de « Caring for country » (« prendre soin de son pays ») est une notion complexe qui fait appel à chacun en tant qu'individu et élément d'un groupe pour maintenir le bien-être écologique et spirituel de la terre et de soi-même. De même, la tradition chinoise met l'accent sur l'harmonie et l'union avec la nature, vision dans laquelle la nature et les hommes forment un ensemble cosmologique (Han, 2012:92-3). En plus de

Étude de cas 4.14 La forêt en tant qu'artéfact historique : le paysage culturel du parc national Washpool, en Australie

On trouve dans le parc national Washpool, sur la Cordillère australienne (Great Dividing Range), à l'est de l'Australie, un paysage de divers types de forêts. En 2007, une étude chercha à montrer dans quelle mesure les forêts, en tant que paysage culturel, évoluent en fonction des transformations liées à la pratique du pâturage saisonnier et à l'exploitation forestière. Cette étude, « Forest as historic artefact », cherchait à intégrer des informations à la fois historiques et écologiques. Pour récolter les informations historiques, les chercheurs passèrent en revue la littérature sur l'histoire du paysage, étudièrent le terrain et se rendirent sur place pour discuter avec les occupants actuels et passés des terres. Ces occupants leur fournirent des données primordiales sur les pratiques de gestion des terres passées et présentes. Pour ce qui est des données écologiques, l'équipe examina la littérature sur l'écologie du paysage et procéda à une étude sur le terrain. L'étude s'est concentrée sur 12 zones, et deux exemples illustrent le processus sur le terrain et les résultats.

La première zone étudiée se situait dans l'ancienne forêt d'État de Curramore, une zone qui n'a jamais été exploitée pour son bois, mais fut louée par la famille Sloman pour y faire paître son bétail, entre le début du ^{xx}e siècle et les années 1990. Le pâturage saisonnier (en hiver) dans cette forêt sèche ouverte impliquait l'utilisation régulière de feux de faible intensité (au printemps) afin de favoriser la repousse. L'utilisation fréquente du feu associée à l'impact des animaux paissant dans la forêt est responsable de deux caractéristiques de la structure de la végétation. D'abord, l'utilisation du feu et le pâturage saisonnier ont changé la structure du sous-bois et les espèces qui s'y trouvent et ont augmenté la densité des espèces de graminées d'origine naturelle. De plus, ces pratiques ont réduit la capacité de régénération des arbres de la canopée impliquant ainsi des changements à long terme

dans la structure de la végétation.

La deuxième zone (Coombadja Creek) est située dans une forêt sclérophylle sèche qui fut en partie exploitée pour son bois à la fin des années 1960. Les traces de cette exploitation forestière sont nettement perceptibles : multiples souches d'arbres, chemins envahis de grumes, rampe de chargement, zone de chargement et dommages causés par les engins forestiers sur les arbres. Cette végétation locale se caractérise, sans surprise, par une réduction de la densité des vieux arbres, qui sont coupés pour leur bois.

Analyser les traces de perturbation des écosystèmes par des activités passées et présentes est une tâche délicate. Le concept de paysage culturel peut cependant permettre de conceptualiser ces paysages de forêts comme des paysages qui évoluent en permanence en réponse aux interactions complexes des processus écologiques et des activités humaines. Chaque activité historique apporte de nouveaux éléments et influe sur le processus de régénération de la forêt et sur ses transformations ultérieures.

La gestion forestière ne cherche pas forcément à « figer » les paysages forestiers afin de conserver les marqueurs de l'activité historique mais cherche plutôt à rassembler des informations et à comprendre les écosystèmes et l'utilisation présente et passée des terres par les hommes, ce qui est un aspect essentiel de la conservation. Cette approche ne remet pas en cause les objectifs de santé et de résilience optimaux de la biodiversité et des écosystèmes, mais requière que les gestionnaires du parc définissent clairement ce qui doit être conservé et facilitent la gestion des systèmes complexes (voir chapitre 10).

Sources : adapté de Dean-Jones et Brown (2012) et Brown (2012)

la forte influence des visions autochtones et orientales, une notion vient rompre la dichotomie occidentale entre culture et nature : celle de « paysage culturel ».

Qu'est-ce qu'un paysage culturel ?

Le terme « paysage culturel » tire ses origines du système occidental. Un paysage, dans ce contexte, désigne une terre façonnée par ses habitants, leurs institutions et leurs coutumes (Tuan, 2002) tandis que le terme culture évoque le mode de vie des hommes. Ainsi, un paysage culturel désigne « ces espaces qui présentent ou reflètent clairement les tendances de peuplement ou d'utilisation du paysage sur une longue période, ainsi que l'évolution des valeurs culturelles, des normes et les attitudes envers la terre » (Context et al., 2002:9).

La notion de paysage culturel, terme issu du domaine de la géographie à la fin du ^{xix}e siècle, est définie par l'Unesco comme une œuvre conjuguée de l'homme et de la nature. Le concept de paysage culturel donne

toute sa place à l'espace dans les processus historiques, ainsi que les relations entre les hommes et les lieux. Elle reconnaît que les paysages actuels sont le produit d'échanges complexes et de long terme entre les hommes et l'environnement, et remet en question la dichotomie nature-culture. La figure 4.3 illustre une des manières de représenter cette idée de paysage culturel.

Exemples de paysages culturels

Le concept de paysage culturel souligne la coévolution et les liens profonds qui existent entre espaces géographiques, processus biophysiques et présence humaine. En un sens, donc, la planète dans son ensemble est un paysage culturel soit parce que les hommes sont présents soit parce que leur présence a affecté les écosystèmes. Certains paysages n'ont été touchés que légèrement – une partie du bassin amazonien, les forêts boréales canadiennes, l'Antarctique ou les fonds marins – tandis que certains lieux historiques sont marqués par la présence d'imposantes constructions (par exemple, les pyramides d'Égypte) ou sont célébrés

Figure 4.3 Éléments d'un paysage culturel

Source : Phillips (2002)

pour leur lien avec des événements ou des gens importants (par exemple, l'île sud-africaine de Robben Island est associée à Nelson Mandela).

En pratique, toutefois, le terme de paysage culturel désigne certains espaces seulement et cherche à identifier, évaluer, gérer et célébrer des valeurs patrimoniales importantes. Il existe actuellement 82 paysages culturels inscrits sur la liste des biens du patrimoine mondial. Les trois exemples suivants montrent la diversité des paysages culturels.

- Le parc national de Tongariro (Nouvelle-Zélande) fut le premier paysage culturel classé au patrimoine mondial. Le volcan Tongariro joue un rôle fondamental dans la tradition orale et est à la base de l'identité culturelle de l'*iwi* (tribu māorie) Ngāti Tuwharetoa. La beauté naturelle du parc de Tongariro est le centre spirituel et historique de la culture Māori (Lennon, 2006).
- Le domaine du chef Roi Mata (Vanuatu) constitué de paysages terrestres et marins associés à la vie et à la mort du dernier détenteur du titre de chef du Vanuatu au début du XVII^e siècle (Galla, 2012).
- Le paysage d'agaves et les anciennes installations industrielles de Tequila, au Mexique, font partie de vastes paysages d'agaves bleus, façonnés par la culture de cette plante qui est utilisée depuis le XVI^e siècle pour produire la tequila et depuis au moins 2 000 ans pour fabriquer des boissons fermentées et des textiles. On y trouve également des terrasses pour l'agriculture, des habitations, des temples, des tertres cérémoniels et des terrains de jeux de balle liés à la culture Teuchitlan (UNESCO, 2014f).

En intégrant la notion de paysage culturel dans le patrimoine mondial, l'Unesco définit trois catégories : les paysages clairement définis, conçus et créés intentionnellement par l'homme, comme les jardins et les parcs, les paysages essentiellement évolutifs qui résultent d'une exigence à l'origine sociale, économique,

administrative ou religieuse (y compris les paysages agricoles) et les paysages qui résultent d'un processus d'association d'ordre religieux, artistique ou culturel (UNESCO World Heritage Centre, 2011 : annexe 3).

Aux États-Unis, les très vastes paysages régionaux d'importance nationale sont considérés comme des lieux patrimoniaux nationaux (Mitchell et Melnick, 2012). Ce sont des paysages culturels où l'histoire et le patrimoine sont visibles dans des lieux où les gens vivent et travaillent tous les jours. Ils peuvent être décrits comme des « paysages habités » et incluent les paysages industriels. C'est par exemple le cas du corridor de vallée de la rivière Blackstone et du canal Augusta.

Les paysages culturels et la gestion des aires protégées

Le paysage culturel est un outil conceptuel qui peut être adapté à la gestion des aires protégées afin d'intégrer les patrimoines naturels et culturels, matériel et immatériel et la diversité biologique et culturelle. Pour intégrer ces éléments, il est nécessaire que le personnel des aires protégées formé aux sciences de l'environnement, sciences sociales et humanités selon la tradition occidentale prenne ses distances avec les restrictions de ces disciplines et reconnaisse la construction socio-naturelle du paysage. Ceci peut être difficile, mais l'on voit pourtant qu'au cours des dernières décennies la notion de paysage culturel a été largement utilisée dans le domaine de la gestion des aires protégées (Buggey, 1999 ; Lennon, 2006 ; Brown, 2010). Avant cela, les sites du patrimoine culturel étaient souvent considérés comme des points ou zones de passage isolés au sein d'un paysage naturel et faisaient parfois l'objet d'approches isolées. Ils dépendent parfois de législations et de réglementations distinctes de celles de l'environnement naturel.

L'approche de paysage culturel permet d'intégrer la conservation du patrimoine naturel et du patrimoine culturel à travers la vision de la culture et de la nature en tant que dimensions étroitement liées du même espace.

Comme évoqué plus haut, cela s'explique par le fait que le « point de vue culturel du paysage reconnaît explicitement l'histoire d'un lieu et de ses traditions culturelles en plus de sa valeur écologique. (...) Une perspective centrée sur les paysages reconnaît également la continuité liant le passé et les gens qui vivent et travaillent sur une terre aujourd'hui » (Mitchell et Buggey, 2001:19).

L'application de quelques principes généraux peut mener à la reconnaissance de paysages culturels dans les aires protégées. Par exemple, en Nouvelle-Galles-du-Sud, en Australie, l'approche de paysage culturel dans le cadre de la gestion des aires protégées est basée sur un certain nombre de principes généraux :

- un paysage est une entité vivante et est le produit de changements, de dynamiques et d'évolution des relations entre les écosystèmes passés, l'histoire et les cultures ;
- les interactions entre les hommes et le paysage sont complexes, multidimensionnelles et diffèrent selon l'époque et l'endroit où elles ont lieu ;
- la gestion des paysages culturels doit être caractérisée par de nombreux échanges et dialogues lors desquels les valeurs de toutes les personnes impliquées sont prises en compte et respectées ;
- tous les éléments du paysage australien ont un lien avec la communauté et ont des valeurs et significations associées à ces liens ;
- la continuité entre le passé et le présent est un élément clé des paysages culturels (Brown, 2010, 2012).

Un élément clé de cette approche de paysage culturel est la nécessité de continuellement intégrer les histoires, les souvenirs et les aspirations des gens dans le processus de gestion. Cela implique de reconnaître que les valeurs culturelles des paysages sont inextricablement liées aux expériences, aux identités et aux connexions des hommes et communautés du passé et du présent ainsi qu'à l'écologie, l'hydrologie et la géodiversité. Les programmes de gestion active doivent prendre en compte les significations spirituelles et symboliques que les gens attribuent aux paysages des aires protégées au même titre que l'histoire écrite et les preuves matérielles. En outre, les gestionnaires d'aires protégées doivent comprendre l'importance de ces significations pour l'identité des communautés, pour leur bien-être et pour les droits humains. En comprenant, en respectant et en reconnaissant l'attachement et les autres sentiments des hommes à l'égard des paysages, les gestionnaires de parcs peuvent entretenir le soutien à long terme de la communauté aux aires protégées.

Il peut être utile, pour des raisons de gestion, de désigner certaines zones d'aires protégées comme des paysages culturels. Les objectifs de gestion de ces aires permettent de déterminer où cela peut être une approche de conservation efficace (étude de cas 4.14).

Gérer le patrimoine culturel

Les précédentes sections de ce chapitre ont décrit ce qu'est le patrimoine culturel (les traces matérielles et immatérielles de la présence humaine sur terre) et la nature de son lien avec les aires protégées. Cette section examine quant à elle la valeur qu'une société accorde à son patrimoine et la manière dont cette valeur influe sur la gestion et la conservation du patrimoine culturel.

Parmi les organisations internationales en charge de la gestion et la protection du patrimoine culturel, on compte l'Unesco, le Conseil international des monuments et des sites (Icomos), le Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels (Iccrom) et le Conseil international des musées (Icom).

La charte de Venise de 1964 sur la conservation et la restauration des monuments et des sites fut la première à créer un ensemble de normes professionnelles qui constitue encore aujourd'hui un cadre international pour la préservation et la restauration des bâtiments anciens. De nombreuses conventions de l'Unesco ont depuis reconnu que le patrimoine immatériel et les paysages culturels font partie du patrimoine culturel. Les processus, les pratiques et les politiques établis par les divers organismes de gestion et de protection du patrimoine culturel ont été façonnés par les transformations de la signification du patrimoine culturel qui a évolué en fonction des changements sociaux opérant à travers le monde, en particulier la reconnaissance des valeurs sociales.

De nos jours, la gestion du patrimoine culturel est un processus multidimensionnel et pluraliste et un sujet traité par une littérature abondante. La gestion du patrimoine culturel est un processus rationnel qui détermine si et pourquoi un phénomène culturel mérite d'être protégé et comment il peut l'être. Ce processus est présenté dans l'encadré 4.4.

La valeur à la base de la gestion

Les étapes mentionnées dans l'encadré 4.4 indiquent clairement que la « valeur » est ce qui motive la protection du patrimoine culturel et la direction que prend sa gestion (comme pour le patrimoine naturel). Dans ce contexte, la valeur renvoie à la qualité et la nature d'un

phénomène (Mason, 2008). Il semble évident qu'aucune société ne chercherait à conserver un objet dénué de valeur à ses yeux (Mason, 2008).

La valeur est socialement construite et est déterminée par un ensemble de facteurs sociaux et culturels. Ce à quoi une partie de la société accorde de la valeur peut n'en avoir aucune pour d'autres, peut être apprécié pour une raison différente ou encore avoir de la valeur pour une génération, mais pas pour la suivante (Lockwood, 2006 ; chapitre 6). La valeur est un élément dynamique et souvent contesté et il est donc nécessaire que tout processus d'estimation soit rigoureux, transparent et objectif. Il existe de nombreux critères d'évaluation des valeurs du patrimoine culturel. En Australie, la Charte de Burra, une adaptation australienne de l'Icomos, identifie cinq valeurs culturelles indiquées dans le tableau 4.1. Ce tableau propose également une classification des valeurs des aires protégées.

Le tableau 4.2 illustre les connexions qui existent entre les valeurs culturelles et les valeurs des aires protégées (en surbrillance). La valeur individuelle (aires protégées) peut être assimilée aux valeurs esthétiques et spirituelles (valeurs culturelles) dans le sens large du terme, car elles se rapportent toutes à des expériences sensorielles personnelles et la valeur communautaire (aires protégées) et la valeur sociale (culturelle) sont également à peu près équivalentes. Dans une aire protégée, les biens et services sur site incluent des valeurs historiques et scientifiques et en quelque sorte les valeurs sociales (éducation et loisirs). Ces biens et services ont une valeur culturelle pour les gens qui en dépendent. Parmi les biens et services hors site (aires protégées) on trouve la protection des installations humaines, ce qui est une valeur sociale, et les services écosystémiques qui sont une valeur culturelle dans la mesure où ils sont essentiels aux hommes.

La valeur restante de l'aire protégée, la valeur intrinsèque, attribue une valeur à l'environnement naturel pour ce qu'il est, indépendamment des perceptions humaines, lui donnant ainsi le droit d'exister pour lui-même (Nash, 1989). Que le patrimoine culturel ait également une valeur intrinsèque ou non continue d'être une source de débats académiques. Certains estiment que le patrimoine s'inscrit dans le contexte de la montée de la gestion du patrimoine culturel dans le monde occidental à la fin du xx^e siècle. Il est défini en référence à l'action sociale qui attribue une valeur marchande à des sites en particulier et insiste sur l'importance de certains d'entre eux (Harrison et al., 2008).

Randell Mason (2008) présente un autre point de vue et argue que les typologies de valeurs patrimoniales devraient intégrer la notion d'authenticité, qui implique que la

valeur historique est inhérente à un objet réellement ancien et donc authentique (dans la mesure où il est un témoin de l'histoire et porte l'autorité de ce témoin). De même, Jane Lennon (2006) attribue des valeurs inhérentes/intrinsèques au caractère historique et aux caractéristiques matérielles d'un patrimoine historique, car ces éléments sont des témoins de l'histoire et des valeurs culturelles qui lui sont associées. Byrne (2008) souligne également que la plupart des débats sur les valeurs intrinsèques du patrimoine accordent trop peu d'attention au fait qu'une grande partie des gens considèrent de nombreux sites comme intrinsèquement sacrés. On pourrait donc dire que le patrimoine immatériel a une valeur intrinsèque, car il n'y a pas d'autre façon de l'évaluer. Si, par exemple, une personne déclare qu'un lieu est sacré, peut-on clairement et sûrement vérifier cette affirmation sans remettre en cause le fondement même de l'identité de cette personne ? Cela peut être difficile pour un gestionnaire d'aire protégée, en particulier lorsqu'il manque d'informations sur un patrimoine immatériel.

Qui peut estimer la valeur ?

Qui est le mieux placé pour évaluer l'importance du patrimoine culturel et estimer sa valeur ? Cette question souligne les différences qui existent entre patrimoine matériel et immatériel. L'identification et l'évaluation du patrimoine matériel (sites archéologiques, historiques, maritimes et patrimoine mobilier) sont en grande partie basées sur les témoignages d'experts de diverses professions et disciplines, telles que l'archéologie, l'archéologie maritime, l'architecture, la géographie (humaine et physique), l'histoire et la muséologie. La gestion du patrimoine culturel est ainsi, depuis de longues décennies, la « propriété » d'une industrie mondiale du patrimoine et des professionnels qui la constituent.

Pourtant, reconnaître et comprendre le patrimoine immatériel exige la participation des détenteurs des connaissances culturelles : les communautés locales qui vivent dans ou autour des parcs et les visiteurs et utilisateurs de ce même parc. Les processus participatifs pour l'implication de ces détenteurs des connaissances, souvent des communautés autochtones ou tribales locales, sont un élément important de la gestion des aires protégées pour le respect du patrimoine immatériel et la protection de ses manifestations physiques (voir chapitre 22).

Tableau 4.1 Valeurs culturelles et valeurs des aires protégées

Valeurs culturelles	Description
Valeur esthétique	Perceptions sensorielles telles que la forme, l'échelle, la couleur, la texture et la matière d'un matériel ou les odeurs et les sons associés à un lieu et à son utilisation.
Valeur historique	Un endroit a influencé un personnage historique, un événement, une période, une activité ou a été influencé par celui-ci ou celle-ci ; lieu d'un événement historique important.
Valeur scientifique / valeur pour la recherche	Importance des données ; rareté ; représentativité ; capacité du lieu à fournir plus d'informations importantes.
Valeur sociale	Qualités pour lesquelles un lieu devient un centre spirituel, politique, national ou possède une autre valeur culturelle pour un groupe majoritaire ou minoritaire.
Valeur spirituelle	Évalue l'attachement des hommes à l'environnement / au lieu naturel plus précisément que les valeurs sociales ou esthétiques.
Valeurs des aires protégées	Description
Valeurs intrinsèques	Faune, flore, écosystèmes, paysages marins et terrestres.
Biens et services hors site	Éléments essentiels à la vie ; qualité de l'eau et de l'air ; protection de la pêche et de l'agriculture ; protection des milieux de vie des hommes.
Biens et services sur site	Produits animaux et végétaux ; activités de loisirs et tourisme ; sites et objets historiques ; savoir, éducation et recherche scientifique ; représentations.
Valeur communautaire (valeur non matérielle)	Culture, identité, valeur spirituelle, bien-être social ; legs aux futures générations.
Valeur individuelle/ empirique (valeurs non matérielles)	Satisfaction (existence et expérience), santé physique et mentale, bien-être spirituel.

Sources : Australia ICOMOS (2000) et Lockwood (2006)

Encadré 4.4 Les étapes de l'évaluation de l'importance culturelle

1. Reconnaître l'existence du phénomène culturel.

Note : tout le personnel travaillant dans des aires protégées n'est pas nécessairement formé à reconnaître le patrimoine culturel matériel ou immatériel.

2. Récolter et décrire les éléments physiques, écrits et oraux.

Note : ceci mène souvent à la création d'un inventaire ou d'une base de données. Cette étape peut entraîner des discussions autour de la question de la « propriété » de ces bases de données et du contrôle de leur utilisation.

3. Déterminer les éléments importants du lieu ou de l'objet concerné et les affecter à une ou plusieurs catégories. Ces catégories sont parfois appelées « valeurs ». Un objet, un lieu ou une pratique culturelle a généralement une ou plusieurs valeurs définies. Pour être reconnues dans le cadre de la gestion des aires protégées, ces valeurs doivent avoir un lien avec un lieu, que ce soit l'aire protégée en entier, un emplacement spécifique en son sein, ou encore, un trajet.

Note : ces valeurs peuvent être en conflit, être interdépendantes ou se recouper. Les valeurs sont parfois assimilées à la signification. Dans ce livre, l'importance décrit la mesure dans laquelle un élément du patrimoine possède les valeurs définies (Lennon, 2006:450).

4. Évaluer l'importance de l'élément de patrimoine culturel selon un ensemble de critères déterminés par la législation et autres indications officielles ; ceci permet de déterminer le degré d'expression de cette valeur. L'évaluation de l'importance culturelle est souvent réalisée à plusieurs échelles : internationale, nationale, régionale et locale.

Note : l'évaluation finale prend en compte les niveaux de signification selon divers critères, mais il est possible d'accorder plus d'importance à certains critères qu'à d'autres ; par exemple, on peut estimer que l'importance sociale a plus de valeur que l'importance historique.

5. Déterminer l'approche de gestion la plus appropriée, en fonction de l'importance culturelle, mais prenant également en compte d'autres facteurs tels que les besoins financiers, des impératifs politiques et plus largement les orientations et les priorités des aires protégées.

Note : ceci peut inclure la préparation d'un plan de conservation ou de gestion du patrimoine culturel.

6. Développer et mettre en œuvre un programme de gestion/protection de la valeur et/ou du lieu comprenant des aspects de suivi et d'évaluation.

Tableau 4.2 Comparer les valeurs culturelles aux valeurs des aires protégées

Valeurs des aires protégées						
		Intrinsèque	Sur site	Hors site	Communautaire	Individuelle
Cultural values	Esthétique					
	Historique					
	Scientifique					
	Sociale					
	Spirituelle					

Les liens entre culture, patrimoine et aires protégées

La mesure dans laquelle la culture et le patrimoine bénéficient de l'existence d'aires protégées dépend de la similarité ou de la compatibilité des objectifs de gestion du patrimoine culturel et des aires protégées. Le tableau 4.2 montre qu'il existe un certain niveau de synergie entre les valeurs des deux systèmes, ce qui peut aider les unités administratives et opérationnelles à atteindre les objectifs de gestion du patrimoine culturel dans une aire protégée.

Par ailleurs, les aires protégées peuvent protéger le patrimoine culturel. Elles ont pour la plupart été créées en tant que refuge de la biodiversité et du patrimoine qu'elles protègent des ravages du développement ou de l'exploitation des ressources à grande échelle. Ce qu'il reste des paysages du passé s'accompagne d'éléments culturels (patrimoine culturel matériel et immatériel) relativement intacts. Le fait que ce patrimoine culturel soit prioritaire ou pas pour les gestionnaires dépend de quatre facteurs importants.

Les catégories d'aires protégées

Les catégories d'aires protégées de l'UICN, allant de la catégorie I à la catégorie VI (voir chapitres 2 et 8), reflètent une gradation de l'intervention humaine dans les aires protégées, par leur nature ou leur gestion (voir figure 2.1) (Dudley, 2008). Les actions de l'homme ont moins d'impact sur les aires protégées de catégorie I (y compris les zones de nature sauvage) que sur celles de catégorie V (paysage terrestre ou marin protégé) et de catégorie VI (aire protégée avec utilisation durable des ressources naturelles) dans lesquelles les actions des hommes modifient la nature du paysage ou la vie des communautés vivant dans les aires protégées.

Toutes les catégories reconnaissent l'existence du patrimoine culturel, surtout lorsqu'elles intègrent le concept de paysages culturels. Les aires protégées de catégorie VI, en particulier, peuvent accorder beaucoup d'importance au patrimoine culturel immatériel parce que des communautés y perpétuent souvent leurs traditions et sont responsables de leur gestion, comme c'est le cas dans les Aires du patrimoine autochtone et communautaire (Apac).

D'autres types de gestion, tels que la gestion partagée d'un parc national, peuvent également favoriser l'appréciation du patrimoine culturel (voir chapitre 7). En Australie, les 55 aires protégées (2014) appartenant à des autochtones et placées sous leur gestion appartiennent à diverses catégories de l'UICN (Hill et al., 2011).

La législation des aires protégées tend à limiter le patrimoine culturel au patrimoine matériel

Cette affirmation, particulièrement pertinente dans le monde occidental, fait écho aux vestiges des premières définitions du patrimoine culturel. Pourtant, de nombreux éléments montrent que les aires protégées ne peuvent atteindre leur objectif de protection de la nature qu'avec le soutien des citoyens ; soutien qui ne s'acquiert parfois qu'en reconnaissant le patrimoine culturel immatériel des aires protégées. Par exemple, des recherches sur la gestion durable des ressources au Mont Elgon, région écologiquement riche du Kenya, ont démontré que l'augmentation des troubles sociaux, des dommages environnementaux et du braconnage a cessé lorsque le gouvernement central a reconnu la très haute importance du parc national pour la subsistance de la population locale et a admis que ces populations avaient géré les ressources du parc de manière durable pendant des milliers d'années avant la colonisation britannique (Gatunda, 2002).

Comme dans beaucoup d'autres pays, en Chine, le réseau des parcs nationaux a deux objectifs : l'un social et l'autre écologique. La progression vers ces deux objectifs est mesurée par la capacité des parcs à réduire la pauvreté, promouvoir la restauration des habitats à long terme et protéger la culture chinoise et la biodiversité (Wang et al., 2012).

Le personnel peut avoir besoin d'être formé à la gestion du patrimoine culturel

Les personnes travaillant dans les aires protégées (et plus généralement sur la gestion des ressources) ont parfois des formations, compétences ou qualifications limitées en matière de gestion du patrimoine culturel ou de sciences sociales ou comprennent mal ce en quoi cela consiste :

Les jeunes professionnels en charge de la gestion des ressources naturelles ou de l'environnement sont généralement attirés par le travail en extérieur, loin de la foule et de ses problèmes socio-politiques et veulent travailler sur les ressources physiques et biologiques. Pourtant, ces nouveaux forestiers, biologistes ou écologistes sont souvent confrontés à des problématiques de valeur sociale moins concrètes et plus ambiguës que les questions de ressources naturelles auxquelles ils sont préparés (par exemple gérer le conflit entre la protection des hiboux, de l'emploi ou de la diversité biologique). Cela est particulièrement vrai pour les professionnels employés par des organismes publics. Beaucoup de jeunes diplômés en gestion des ressources naturelles sont déçus et frustrés de découvrir que leur travail comprend une importante part sociale (Kennedy et Thomas, 1995:311).

Pour gérer le patrimoine culturel efficacement, un gestionnaire d'aire protégée doit savoir construire une équipe capable de reconnaître et de protéger un site archéologique, de stabiliser un bâtiment historique, d'étudier un paysage culturel, de recueillir des faits de tradition orale et de comprendre ce qui lie les communautés aux sites.

La gestion du patrimoine culturel peut être perçue comme trop difficile et moins importante que celle du patrimoine naturel voire comme un obstacle à la conservation de la biodiversité

Un personnel qui n'est pas formé à la gestion du patrimoine culturel ou ne disposant d'aucune expérience dans ce milieu peut vite se sentir débordé. Ceux qui n'y accordent pas d'intérêt peuvent penser que c'est sans importance ou même que ce n'est pas la responsabilité des gestionnaires d'aires protégées. Cette manière de penser est plus fréquente au sein du personnel formé selon des principes occidentaux, comme indiqué par ce commentaire sur le *National Parks and Wildlife Service* de Nouvelle-Galles-du-Sud, en Australie : « Le service est passé par plusieurs phases d'adhésion ou d'acceptation à contrecœur de son rôle de gestionnaire de site historique, un rôle qui ne lui semble pas en parfaite adéquation avec son objectif de conservation de la nature » (Pearson et Sullivan, 1995:60).

Pour conclure, nous tenons à souligner que les valeurs sociales communautaires ne sont pas toujours en adéquation avec la conservation de la nature. Le patrimoine culturel peut comprendre des pratiques et des traditions incompatibles avec la protection de la biodiversité, telles que l'abatage d'animaux pour la médecine traditionnelle, l'utilisation excessive du brûlage dirigé, la chasse d'espèces menacées ou l'utilisation excessive de l'environnement à des fins récréatives.

Conclusion

Ce chapitre s'est intéressé au patrimoine culturel au travers de l'évolution de la relation des hommes entre eux et avec l'environnement naturel dans l'espace et dans le temps. De cette relation, l'humanité a hérité d'éléments divers et intéressants qui peuvent être matériels ou immatériels. Le patrimoine culturel s'inscrit dans le passé, mais constitue également un lien vers le présent et le futur. Il est au cœur de la notion d'identité et il peut être difficile à gérer, être contesté et créer des divisions, mais ne doit pas pour autant être ignoré par les gestionnaires d'aires protégées.

Le concept et l'application de la gestion des aires protégées font eux-mêmes partie du patrimoine culturel, car ce sont des expressions tangibles de valeurs sociales et de croyances millénaires portant sur le monde naturel. Les liens spirituels des peuples autochtones avec le

monde naturel furent à la base des premières initiatives de protection de l'environnement et gardent une certaine importance dans de nombreuses régions. La gestion moderne des aires protégées est guidée par un système mondial et s'exprime à travers la législation des États. La reconnaissance du patrimoine culturel, et en particulier du patrimoine culturel immatériel et des valeurs sociales, fut un vecteur important des changements de fond de la philosophie et de la pratique de la gestion des aires protégées, inscrivant cette dernière dans le respect des droits et de la justice sociale. Les premières définitions du patrimoine culturel se limitaient aux monuments et sites, privilégiant ainsi les pays riches et certaines professions. Inclure le patrimoine immatériel et les paysages culturels a permis une meilleure compréhension des valeurs spirituelles et sociales des aires protégées et redonne de l'importance aux détenteurs de ce patrimoine.

Nous avons montré que, partout dans le monde, les aires protégées ont de profondes valeurs culturelles, et sont même souvent la fierté des nations et la pierre angulaire de leurs industries touristiques. Les aires protégées et le patrimoine culturel ne sont pas uniquement compatibles, ils sont inexorablement liés. Si l'on ne comprend pas l'importance du patrimoine culturel pour les hommes, nous courons le risque d'être incapables de protéger la biodiversité en raison du manque de soutien des communautés. Tout comme le patrimoine culturel ne peut pas être dissocié des gens qui définissent sa valeur, les aires protégées ne peuvent exister indépendamment d'une vaste communauté et sans son soutien.

Comment les aires protégées peuvent-elles protéger le patrimoine culturel ? Elles ont pour fonction de préserver la nature et les processus naturels dans un monde où le développement et les aires protégées ne couvrent que 15,4 % de la surface terrestre. Elles ont une grande valeur pour les hommes, non seulement pour leur biodiversité, mais aussi pour le patrimoine culturel matériel et immatériel qu'elles contiennent ou qui s'y crée encore. Il vaut mieux laisser le patrimoine culturel matériel dans les aires protégées que de le déplacer, tout comme il est préférable de préserver les vastes paysages et lieux de valeur culturelle et spirituelle. Cela ne peut se faire nulle part ailleurs, car les aires protégées sont essentielles à la conservation du patrimoine culturel.

Références

Lectures recommandées

- Ahmad, Y. (2006) 'The scope and definitions of heritage: from tangible to intangible', *International Journal of Heritage Studies* 12(3): 292–300.
- Alexander, J. and Coursey, D. (1969) 'The origins of yam cultivation', in P. Ucko and G. Dimbleby (eds) *The Domestication and Exploitation of Plants and Animals*, pp. 405–26, Duckworth, London.
- Amend, T., Brown, J., Kothari, A., Phillips, A. and Stolton, S. (eds) (2008) *Protected Landscapes and Agrobiodiversity Values. Volume 1*, Protected Landscapes and Seascapes Series, IUCN and GTZ, Kasperek Verlag, Heidelberg.
- Australian National Committee of International Council of Monuments and Sites (Australia ICOMOS) (2000) *The Burra Charter 1999*, Australia ICOMOS, Melbourne.
- Baldwin, A. (2010) The white-bellied sea eagle in the Jervis Bay region: an exploration of the cultural, ecological and conservation significance, MSc thesis, University of Wollongong, Wollongong, NSW.
- Bellwood, P. (1978) *Man's Conquest of the Pacific*, Collins, Auckland.
- Bokova, I. (2012) 'Preface', in UNESCO, *World Heritage: Benefits beyond borders*, UNESCO and Cambridge University Press, Cambridge.
- Bowler, J., Jones, R., Allen, H. and Thorne, A. (1970) 'Pleistocene human remains from Australia: a living site and human cremation from Lake Mungo, western New South Wales', *World Archaeology* 2: 39–60.
- Boyden, S. (2004) *The Biology of Civilisation*, UNSW Press, Sydney.
- Brown, S. (2010) *Cultural Landscapes: A practical guide for park management*, Department of Environment, Climate Change and Water, Sydney.
- Brown, S. (2012) 'Applying a cultural landscape approach in park management: an Australian scheme', *Parks* 18(1): 99–110.
- Buggey, S. (1999) *An Approach to Aboriginal Cultural Landscapes*, Historic Sites and Monument Board of Canada, Government of Canada, Ottawa.
- Byrne, D. (2008) 'Heritage as social action', in G. Fairclough, R. Harrison, J. Jameson Jr. and J. Schofield (eds) *The Heritage Reader*, pp. 149–74, Routledge, London and New York.
- Byrne, D. and Goodall, H. (2013) 'Place-making and transnationalism: recent migrants and a national park in Sydney, Australia', *Parks* 19(1): 63–72.
- Carlson, A. (2010) 'Contemporary environmental aesthetics and the requirements of environmentalism', *Environmental Values* 19: 289–314.
- Context, Urban Initiatives and Doyle, H. (2002) *Port Arthur Historic Site Landscape Management Plan*, Port Arthur Historic Site Management Authority, Hobart.
- Davis, M. (2007) *Writing Heritage*, Australian Scholarly Publishing, Melbourne.
- Davison, G. (2008) 'Heritage: from patrimony to pastiche', in G. Fairclough, R., Harrison, J., Jameson, Jr. and J. Schofield (eds) *The Heritage Reader*, pp. 31–41, Routledge, London and New York.
- Dean-Jones, P. and Brown, S. (2012) 'Forest as historic artefact: understanding cumulative landscape transformation in grazed and logged forests in north east NSW', in B. J. Stubbs, J. Lennon, A. Specht and J. Taylor (eds) *Australia's Ever-Changing Forests VI: Proceedings of the Eighth National Conference on Australian Forest History*, Australian Forest History Society, Lismore, pp. 57–82, Australian Forest History Society Inc., Canberra.
- Department of Environmental Affairs and Tourism (2003) *People, Parks and Transformation in South Africa: A century of conservation, a decade of democracy*, Department of Environmental Affairs and Tourism, Pretoria.
- Dudley, N. (2008) *Guidelines for Applying Protected Area Management Categories*, IUCN, Gland.
- Dudley, N., Bhagwat, S., Higgins-Zogib, L., Lassen, B., Verschuuren, B. and Wild, R. (2010) 'Conservation of biodiversity in sacred natural sites in Asia and Africa: a review of the scientific literature', in B. Verschuuren, R. Wild, J. McNeely and G. Oviedo (eds) *Sacred Natural Sites, Conserving Culture and Nature*, pp. 19–32, Earthscan, London.

- Ellis, E., Kaplan, J., Fuller, D., Vavrus, S. and Goldewijk, P. (2013) 'Used planet: a global history', *Proceedings of the National Academy of Science* 20: 7978–85.
- Fairclough, G., Harrison, R., Jameson, J., Jr, and Schofield, J. (eds) (2008) *The Heritage Reader*, Routledge, London and New York.
- Feary, S. (1993) 'An Aboriginal burial with grave goods near Cooma, New South Wales', *Australian Archaeology* 43: 40–2.
- Fischer, S. (2005) *Island at the End of the World*, Reaktion Press, London.
- Galla, A. (2012) 'Legacy of a chief: Chief Roi Mata's domain, Vanuatu', in UNESCO, *World Heritage: Benefits beyond borders*, pp. 169–77, UNESCO and Cambridge University Press, Cambridge.
- Gatunda, C. (2002) Strengthening a community-based approach for resource management: opportunities for achieving sustainability in the Mt. Elgon ecosystem, Kenya, Masters of Environmental Science thesis, The Australian National University, Canberra.
- Government of Australia and Johnston, E. (1991) *Royal Commission into Aboriginal Deaths in Custody*, Australian Government Publishing Service, Canberra.
- Han, F. (2012) 'Cultural landscape: a Chinese way of seeing nature', in K. Taylor and J. Lennon (eds) *Managing Cultural Landscapes*, pp. 90–108, Routledge, London and New York.
- Harrison, R. (2013) *Heritage: Critical approaches*, Routledge, London and New York.
- Harrison, R., Fairclough, G., Jameson, J. Jr. and Schofield, J. (2008) 'Heritage, memory and modernity', in G. Fairclough, R. Harrison, J. Jameson, Jr, and J. Schofield (eds) *The Heritage Reader*, pp. 1–12, Routledge, London and New York.
- Harvey, D. (2010) 'Heritage pasts and heritage presents: temporality, meaning and the scope of heritage studies', *International Journal of Heritage Studies* 7(4): 319–38.
- Head, L. (2000) *Cultural Landscapes and Environmental Change*, Arnold, London.
- Heiser, C. (1973) *Seed to Civilisation: The story of man's food*, W. H. Freeman & Company, San Francisco.
- Helliwell, C. and Hindess, B. (1999) "Culture", "society" and the figure of man', *History of the Human Sciences* 12(4): 1–20.
- Henn, B., Cavalli-Sforza, L. and Feldman, M. (2012) 'The great human expansion', *Proceedings of the National Academy of Sciences* 109(44): 17 758–64.
- Higgins, M. (1988) *Teddy's Hut: A history*, Kosciusko Huts Association Inc., Canberra.
- Hill, R., Walsh, F., Davies, J. and Sandford, M. (2011) *Our Country Our Way: Guidelines for Australian Indigenous Protected Area management plans*, CSIRO and Government of Australia, Cairns, Queensland.
- Intergovernmental Oceanographic Commission (2014) *Underwater Cultural Heritage*, UNESCO, Paris. <www.ioc-unesco.org/index.php?option=com_content&view=article&id=83:underwater-cultural-heritage&catid=14&Itemid=100063>
- Itami, R. (1993) 'Characteristics of landscape aesthetic value and implications for assessment methodology', *More than Meets the Eye*, Technical Workshop Series 7, pp. 13–22, Australian Heritage Commission, Canberra.
- Johnston, C. (1992) *What is Social Value?*, Australian Heritage Commission, Canberra.
- Jokilehto, J. (2005) *Definition of Cultural Heritage*, ICCROM Working Group Heritage and Society, Rome.
- Kennedy, J. and Thomas, J. (1995) 'Managing natural resource value', in L. Knight and S. Bates (eds) *A New Century for Natural Resource Management*, pp. 311–21, Island Press, Washington, DC.
- Köhler-Rollefson, I. (2014) *Indigenous knowledge of animal breeding and breeds*, GTZ Issues Paper, German Technical Cooperation, Eschborn. <www.gtz.de/dokumente/bib/04-5104a2.pdf>
- Kuman, K., Baron, J. and Gibbon, R. (2005) 'Earlier stone age archaeology of the Vhembe-Dongala National Park (South Africa) and vicinity', *Quaternary International* (2005) 129: 23–32.
- Lennon, J. (2006) 'Cultural heritage management', in M. Lockwood, G. L. Worboys and A. Kothari (eds) *Managing Protected Areas: A global guide*, pp. 448–73, Earthscan, London.

- Lockwood, M. (2006) 'Values and benefits', in M. Lockwood, G. L. Worboys and A. Kothari (eds) *Managing Protected Areas: A global guide*, pp. 101–15, Earthscan, London.
- Lowenthal, D. (2005) 'Natural and cultural heritage', *International Journal of Heritage Studies* 11(1): 81–92.
- McKee, A. (1982) *How We Found the Mary Rose*, Souvenir Press, London.
- Mason, R. (2008) 'Assessing values in conservation planning', in G. Fairclough, R. Harrison, J. Jameson, Jr, and J. Schofield (eds) *The Heritage Reader*, pp. 99–124, Routledge, London and New York.
- Mitchell, N. (2013) *Study on the Application of Criterion (vii): Considering superlative natural phenomena and exceptional natural beauty*, IUCN, Gland.
- Mitchell, N. and Buggey, S. (2001) *Category V protected landscapes in relation to World Heritage-cultural landscapes: taking advantages of diverse approaches*, Conservation Study Institute Landscape Conservation: An international working session on the stewardship of protected landscapes, conservation and stewardship Publication No. 1, IUCN and QLF/Atlantic Centre for the Environment, Woodstock, VT.
- Mitchell, N. and Melnick, R. (2012) 'Shifting paradigms: new dimensions in cultural landscape conservation for twenty-first-century America', in K. Taylor and J. Lennon (eds) *Managing Cultural Landscapes*, pp. 232–52, Routledge, London and New York.
- Mulvaney, J. and Kamminga, J. (1999) *Prehistory of Australia*, Allen & Unwin, Sydney.
- Nash, R. (1989) *The Rights of Nature*, Primavera Press, Sydney.
- Old Ceasera Diving Centre (2014) *Dive Sites*. <www.caesarea-diving.com>
- Oviedo, G. and Jeanrenaud, S. (2007) 'Protecting sacred natural sites of indigenous and traditional peoples', in J. Mallarach and T. Papayannis (eds) *Protected Areas and Spirituality: Proceedings of the First Workshop of the Delos Initiative, Montserrat, 23–26 November 2006*, pp. 77–100, IUCN, Gland, and Publicaciones de l'Abadia de Montserrat, Montserrat.
- Pearson, M. and Sullivan, S. (1995) *Looking after Heritage Places*, Melbourne University Press, Melbourne.
- Phillips, A. (2002) *Management Guidelines for IUCN Category V Protected Areas: Protected landscapes/seascapes*, IUCN, Gland and Cambridge.
- Psychic Universe (2014) Dolphins: Spiritual messengers from the sea. <www.psychicuniverse.com/articles/spirituality/living-spiritual-life/dolphins-spiritual>
- Pusztta.com (2014) *Hungarian Grey Cattle*. <www.pusztta.com/eng/hungary/cikk/szurkemarha.>
- Ransom, D. (1991) 'Wasteland to wilderness: changing perceptions of the environment', in J. Mulvaney (ed.) *The Humanities and the Australian Environment*, pp. 5–20, Highland Press, Canberra.
- Rose, D. (1996) *Nourishing Terrains: Australian Aboriginal views of landscape and wilderness*, Australian Heritage Commission, Canberra.
- Sarmiento, F., Rodriguez, G. and Argumedo, A. (2005) 'Cultural landscapes of the Andes: indigenous and colono culture, traditional knowledge and ethno- ecological heritage', in J. Brown, N. Mitchell and M. Beresford (eds) *The Protected Landscape Approach: Linking nature, culture and community*, pp. 147–62, IUCN, Gland.
- Sauer, C. (1952) *Agricultural Origins and Dispersals*, American Geographical Society, New York.
- Schofield, J. (2008) 'Heritage management, theory and practice', in G. Fairclough, R. Harrison, J., Jameson, Jr, and J. Schofield (eds) *The Heritage Reader*, pp. 15–30, Routledge, London and New York.
- Selman, P. and Swanwick, C. (2010) 'On the meaning of natural beauty in landscape legislation', *Landscape Research* 35(1): 3–26.
- Seymour-Smith, C. (1986) *Macmillan Dictionary of Anthropology*, Macmillan, London.
- Shengji, P. (2010) 'The road to the future? The biocultural values of the Holy Hill forests of Yunnan Province, China', in B. Verschuuren, R. Wild, J. McNeely and G. Oviedo (eds) *Sacred Natural Sites*, pp. 98–106, Earthscan, London.
- Smith, L. (2006) *Uses of Heritage*, Routledge, London and New York.

- South African San Institute (2014) *CRAM*. <www.san.org.za/cram.php>
- Studley, J. (2010) 'Uncovering the intangible values of earth care: using cognition to reveal the eco-spiritual domains and sacred values of the peoples of eastern Kham', in B. Verschuuren, R. Wild, J. McNeely and G. Oviedo (eds) *Sacred Natural Sites, Conserving Culture and Nature*, pp. 107–18, Earthscan, London.
- Submerged Prehistoric Archaeology and Landscapes of the Continental Shelf (Splashcos) (2014) *About Splashcos*. <www.splashcos.org/about>
- Szirmai, A. (2009) *Industrialisation as an engine of growth in developing countries, 1950–2005*, UNU-MERIT Working Paper, United Nations University–Maastricht Economic and Social Research Institute on Innovation and Technology, Maastricht. <www.merit.unu.edu/publications/working-papers/?year_id=2009>
- Thaman, R. and Clarke, W. (1993) 'Introduction', in W. Clarke and R. Thaman (eds) *Agroforestry in the Pacific Islands: Systems for sustainability*, pp. 1–16, United Nations University Press, Tokyo.
- Throckmorton, P. (1987) *History from the Sea*, Michael Beazley Publishers, London.
- Truscott, M. (2006) Repatriation of Indigenous cultural property, Paper prepared for the 2006 Australian State of the Environment Committee, Department of Environment and Heritage, Canberra.
- Tuan, Y.-F. (2002) 'Foreword', in K. Olwig (ed.) *Landscape, Nature and the Body Politic: From Britain's Renaissance to America's New World*, University of Wisconsin Press, Madison.
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) (1972) *Convention Concerning Protection of the World Natural and Cultural Heritage*, UNESCO, Paris.
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) (2001) *Convention on the Protection of the Underwater Cultural Heritage*, UNESCO, Paris. <unesdoc.unesco.org/images/0012/001260/126065e.pdf>
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) (2003) *Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage*, UNESCO, Paris.
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) (2012) *World Heritage: Benefits beyond borders*, UNESCO and Cambridge University Press, Cambridge.
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) (2013) *Operational Guidelines for the Implementation of the World Heritage Convention*, UNESCO, Paris.
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) (2014a) *The Marshlands of Mesopotamia*, UNESCO, Paris. <whc.unesco.org/en/tentativelists/1838/>
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) (2014b) *Mapungubwe Cultural Landscape*, UNESCO, Paris. <whc.unesco.org/en/list/1099>
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) (2014c) *Tikal National Park*, UNESCO, Paris. <http://whc.unesco.org/en/list/64>
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) (2014d) *Sundarbans National Park*, UNESCO, Paris. <whc.unesco.org/en/list/452>
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) (2014e) *Hortobágy National Park—the Puszta*, UNESCO, Paris. <whc.unesco.org/en/list/474>
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) (2014f) *Agave Landscape and Ancient Industrial Facilities of Tequila*, UNESCO, Paris. <whc.unesco.org/en/list/1209>
- United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (UNESCO) World Heritage Centre (2011) *Operational Guidelines for the Implementation of the World Heritage Convention*, UNESCO, Paris.
- Verlag Wolfgang Kunth GmbH & Co. (2010) *World Heritage*, Monaco Books, Munich.
- Vershuuren, B., Wild, R., McNeely, J. A. and Oviedo, G. (eds) (2010) *Sacred Natural Sites, Conserving Nature and Culture*, Earthscan, London.
- Wang, G., Innes, J., Wu, S., Krzyzanowski, J., Yin, Y., Dai, S., Zhang, X. and Liuet, S. (2012) 'National park development in China: conservation or commercialisation', *AMBIO* 41: 247–61.

- Webb, S., Cupper, M. and Robins, R. (2006) 'Pleistocene human footprints from the Willandra Lakes, southeastern Australia', *Journal of Human Evolution* 50(4): 405–13.
- Wild, R. and McLeod, C. (2008) *Sacred Natural Sites: Guidelines for protected area managers*, IUCN, Gland.
- Wilderness.net (2014) *The Idea of Wilderness*. <www.wilderness.net/NWPS/WhatIsWilderness>
- Willow, A. (2011) 'Culturally significant natural resources—where nature and culture meet', in T. King (ed.) *A Companion to Cultural Resource Management*, Blackwell, Chichester, UK.
- World Commission on Environment and Development (WCED) (1987) *Our Common Future*, Oxford University Press, London.
- Zeder, M. (2011) 'The origins of agriculture in the Near East', *Current Anthropology* 52(Supplement 4): S221–35.

Ce texte est extrait du livre « Gouvernance et gestion des aires protégées »
édité par Graeme L. Worboys, Michael Lockwood, Ashish Kothari, Sue Feary et Ian Pulsford,
publié en 2020 par l'ANU Press, l'Australian National University, Canberra, Australie.

La reproduction de cette publication de l'ANU Press à des fins éducatives ou non commerciales est autorisée sans l'autorisation écrite préalable du détenteur des droits d'auteur, à condition que la source soit clairement indiquée.
La reproduction de cette publication pour la revente ou à d'autres fins commerciales est interdite sans l'autorisation écrite préalable du détenteur des droits d'auteur.